



UNE HUPPE FASCIÉE ! ... AU MONT HASAN ?





UPUPA EPOPS !

...AU HASAN DAĞI ?

OU

« *LE BARBIER D'AKSARAY* »

Qu'a pas d'os !!!

**Déjà parus**  
**Même auteur**  
**Même éditeur**

**– 2006 – Mauritanie**

*Les toubabs et le thé odore Momo*

**– 2007 – Hoggar**

*Un quart d'heure, une heure ou deux*

**– 2008 – N'Ajjer**

*Mela Moula sur un buisson d'armoïse*

## « Les autres titres auxquels vous avez échappé »

Traces d'une correspondance par courriels privés

- Qui mange un chien chie 'ouah ouah'  
*Pour un titre de livre bof 5/10*
- Les pirouettes de la prostituée tripoteuse  
*0/10*
- Pars ! ... Allez, les pipes aident à lire phonétiquement  
*Un peu osé me semble-t-il ! Pas sur que ça passe...*
- La perle de Göreme  
*Moyen 6/10*
- Qui sert l'Efes et va au buffet, perd sa bière !  
*Celle-ci ? Toutes et tous ne vont pas la comprendre*
- Les beaux yeux du gardien de la porte du ciel  
*4/10*
- Ah ? les loups, y'a ! Mais si ! à lire phonétiquement  
*Pas mal, mais encore une fois vont-ils comprendre ton sens de l'humour !!!*

Juste une page d'humour disjoncté, comme d'habitude. Le soleil donne ! Tu m'avais dit l'an dernier qu'il fallait aller dans les pays froids, tu as raison, c'est quand ? L'Islande ou le Spitzberg ?

Et puis encore, mais je ne le ferai pas, à moins que tu ne souhaites le mettre toi-même, dans les « Notes privées du lecteur »

- L'avis de Françoise et Yves sur leur café turc
- Les doutes d'Yves sur la poterie « artisanale »
- Les deux infirmières de Joël
- Les commentaires sur les photos des cartes postales.
- Le jeune vexé par nos rires, et qui s'arrête de chanter.
- Et encore d'autres souvenirs ...

*Et pourquoi pas à toi de le mettre ? Je suis sûre que tu te souviens parfaitement des commentaires!*



# CAPPADOCE

## Du 19 au 26 Avril 2009

Ça se prépare longtemps à l'avance .....	9
<a href="#">DIMANCHE</a>	
Y a-t-il tous les réacteurs accrochés aux ailes ? .....	12
Kayseri Göreme « by night ».....	15
<a href="#">LUNDI</a>	
L'Amour, les Églises, les Épées et la Rose .....	20
<a href="#">MARDI</a>	
Les pigeons, le Château, l'onix et Hassan.....	25
<a href="#">MERCREDI</a>	
Déconseillé aux cardiaques, asthmatiques .....	51
<a href="#">JEUDI</a>	
Et si on s'envoyait en l'air ? .....	64
<a href="#">VENDREDI</a>	
Les potes rien .....	78
<a href="#">SAMEDI</a>	
Hasan Dağı, la source amère et le lac salé .....	88
<a href="#">DIMANCHE</a>	
De Göreme à Maurepas, dernier jour .....	93

## SUPPLEMENTS

<i>Enigmes « vrai faux » ? .....</i>	<i>100</i>
--------------------------------------	------------





## Ça se prépare longtemps à l'avance

Cette année, je n'ai pas pris de notes sur le trek que je viens de terminer. Sans notes, je ne vais pas pouvoir écrire de carnets de souvenirs. Le trek s'est terminé hier, et toujours mordu par le virus de l'écriture et de la narration, je me dis, malgré tout, que ce serait dommage de ne pas garder de traces d'un si beau voyage, qu'aucun tour opérateur ne peut proposer.

Vol sec plus se débrouiller sur place, choisir au jour le jour, c'est vraiment un luxe! J'ai trop de regrets de ne pas avoir fait ce travail pour des voyages qui datent maintenant de plus de trente ans. Il me reste des flashes, peut être un jour je m'y mettrai, bien vieux, à la chandelle !

Donc, je me mets à la tâche, et je ne tiens pas mes promesses. Dès le lendemain du retour de Turquie et Cappadoce, les souvenirs restent encore frais, même si je sais que l'exercice peut durer plusieurs jours ou semaines pour coucher noir sur blanc ce qui va remonter. Il y aura des oublis, qu'importe, ce sont bien les événements que je garde en tête !

Prévu depuis plus de dix huit mois, ce voyage baptisé « Cappadoce 2009 » s'est déroulé du 19 au 26 avril 2009, à Göreme, Uçhisar, Derinkuyu, Aksaray, Avanos, Acı Pınar, Çavuşin. Me voilà confronté à un dilemme informatique avec ce cher ami Bill Gates (cher ami n'étant qu'un effet de style, je ne l'ai jamais rencontré), comment écrire un s avec une cédille ? J'ai trouvé ! ş, donc c'est Çavuşin, qui se prononce Dchavouchin.

Au moins trois projets d'itinéraires différents se sont succédé en un an et demi de préparation, tous sur le principe des randonnées en étoile autour de Göreme. D'abord prévu en 2008 en Février – délai trop court pour tout préparer – puis pour l'été 2008 – trop chaud, 50° C. Münüre, en vacances dans sa famille l'an dernier, en a profité pour préparer sur place les contacts du voyage définitif qui démarre ce 19 Avril 2009, avec un nouveau programme, que nous ne respecterons pas.

Nous avons eu deux soirées de prise de contact, la première pour apprendre à se connaître et faire la découverte de la

cuisine turque, sur place, ici, en France, dans un restaurant tenu par la famille de notre future accompagnatrice et traductrice.

**AU MENU :**

**RCG TK 1826**

*Raki veya Efes Pilsen*

*Soğuk mezze*

*Kıymalı*

**IST TK 264**

*Sıgara Böreği*

*Sarma*

**KAYS TK 261**

*Güveç*

**IST TK 1827**

*Sütlaç veya Baklava*

**ATT**

*Kırmızı şarap*

*Türk kahve veya çay*

La deuxième réunion est faite pour les recommandations du voyage et l'exposé du troisième programme pédestre.

1990 – 2009 : Dix neuf ans d'écart entre mes deux voyages en Asie, aux deux extrémités du continent, Japon et Turquie. Deux voyages, deux pays, deux cultures, deux aéroports, Tokyo et Kayseri. Et Istanbul ? Oui, bien sûr, mais en Turquie d'Europe !

## NOTES PRIVÉES DU LECTEUR

---

*Au restaurant Ali Baba de Maurepas, nous avons mis fin à un a priori qui consiste à attribuer l'invention des WC à la turque, aux turcs. La réalité est toute différente. Ces WC ont été inventés par les Belges et améliorés par les turcs qui ont rajouté le trou, au milieu.*

## Y a-t-il tous les réacteurs accrochés aux ailes ?

Rendez-vous matinal devant la mairie. Un bus de la ville, généreusement accordé par le maire, doit nous emmener à l'aéroport.

« Bonjour, en forme »

« Prêt »

« Mon oncle, le frère de Papa, qui vient nous dire au revoir »

Les voyageurs s'impatientent, le bus est en retard. Surtout Yves est gêné ; s'il respecte la promesse faite au cas où nous raterions l'avion, il va devoir prendre des séances d'assouplissement pour tenir ses engagements.

Après avoir testé lors des derniers voyages, les aéroports successifs de Roissy 3 ou T9, Orly, Roissy 2, nous partons cette année de Roissy 1 rénové.

Alors que l'avion était bien à l'heure, la sortie des passagers en provenance de Turquie vers la France dans le vol précédent a été un peu musclée; l'un des passagers était attendu par un comité d'accueil policé et s'est trouvé très encadré dès qu'il a eu franchi la porte de l'avion, bienvenue en France - nous partons une heure en retard.

Yves est sauvé, nous sommes bien à bord de l'avion.

Nous nous posons pour une escale avec transfert à Istanbul, dans la partie européenne de la Turquie sur la rive occidentale de la mer de Marmara. Je réapprends un peu de géographie ; je pensais qu'Istanbul était entre la Mer Égée et la mer de Marmara, et je me trompais, c'est entre la mer de Marmara et la Mer Noire.

Le Bosphore est un véritable axe bateau fluvial, en opposition à auto routier. Vu d'avion, le trafic est intense dans ce court chenal de mer entre Noire et Marmara.

Le voyage s'est bien déroulé. Le paysage au dessus des nuages, sous le soleil entre Paris et Istanbul ne nous a guère laissé le temps d'admirer les Alpes enneigées. Les cartes affichées sur les

écrans de télévision à l'intérieur des cabines de passagers nous montrent le survol de la Suisse, Slovénie, Croatie, Serbie, Bulgarie puis Turquie d'Europe, en faisant à l'arrivée un grand crochet circulaire complet au dessus des douze et quelques millions d'habitants d'Istanbul.

Je garde le souvenir d'une voisine sosie de Carla B. ; en réalité elle était une guide franco turque qui accompagnait un groupe de randonneurs itinérants, également à destination de Kayseri.

Le transfert dans l'aéroport d'Istanbul n'est que de deux heures, écourté par le retard du premier avion; le déplacement entre les terminaux international et national est long. Des agents de l'aéroport guident les passagers.

« Kayseri ? This way ! ».

Nous arrivons à la porte d'embarquement du vol national, où le transport vers l'avion se fait par bus. Derniers dans le bus, derniers dans l'avion, la porte se referme derrière nous.

Nouveau décollage ? Une heure après, il fait nuit à Kayseri quand le Boeing se pose.

Noëlle semble soulagée, elle avait trop peur d'une catastrophe. Heureusement, assise au milieu de la carlingue, elle ne voyait pas les ailes ou les moteurs.

« Bon, mais il reste encore le retour ! »

## NOTES PRIVÉES DU LECTEUR

---

*Dédicace particulière pour Noëlle, dite Nono. La réforme du vocabulaire à la prochaine rentrée scolaire va entrer en vigueur : on ne dira plus « la maîtresse d'école », mais « l'institutrice prend l'avion ».*

---

*A Maurepas et à Roissy, puis à Kayseri, et encore au Star Cave, Joël nous a si souvent rappelé qu'il avait besoin de ses deux infirmières !*

## Kayseri Göreme « by night »

Déjà le groupe se fait remarquer par les autres touristes à la descente de l'avion. Plusieurs s'immobilisent au milieu de la passerelle pour une première photo prise par un voyageur ou -geuse plus empressé(e) que les autres, descendu(e) le, la premi(è)r(e) afin d'immortaliser cette prise de vue inoubliable que représente un groupe de dix à douze personnes sur une passerelle de débarquement juste avant de fouler le sol turc !!!

Dans la nuit pas encore trop tardive, nous nous dirigeons vers une première sortie, erreur, vers une autre, où le ruban distributeur de bagages ne nous délivre pas nos valises et sacs. Notre amie Münüre, et interprète, se renseigne, il faut retourner à la première sortie, celle où nous pensions nous être trompés. Allers et retours.

Les quinze colis sont bien livrés. Il ne nous reste plus qu'à sortir, là où nous attendent les parents de Münüre et un chauffeur.

Nous sommes donc bien quinze, cinq couples et cinq seuls. Parmi les quatorze autres, quatre sont déjà venus participer à au moins un des circuits de la trilogie saharienne, à savoir Yves en Mauritanie et à l'Assekrem, France pour les trois voyages, Pascal et Raymonde en Mauritanie seulement. Les dix nouveaux sont Françoise, femme d'Yves, Pierre et Dina, Joël et Jocelyne, Christine et Dominique, Noëlle, Michèle et Münüre.

Le groupe sort de la salle d'aéroport. A l'extérieur, les parents, « papa » et « maman » de Münüre sont venus avec leur voiture, accompagnés d'un minibus. Le chargement est un peu délicat, pour arriver à faire rentrer les valises, les sacs à dos et les passagers. Le départ pour la Cappadoce se fait enfin, la sortie du parking est très surveillée par des dizaines de gardiens.

« Mais non, ce n'est pas Midnight Express ! C'est incroyable, la mauvaise publicité qu'a pu nous faire ce film ! Bon, mais il faut dire que le gars, il avait tout de même traficoté dans la drogue, c'est vrai, ici, ça rigole pas avec ça ! »

Bien qu'il fasse nuit, elle est encore claire et on devine au loin, les montagnes.

« C'est l'Erciyes, c'est enneigé très longtemps ».

La ville de Kayseri paraît immense, les véhicules n'arrêtent pas de rouler en ville, les feux rouges sont respectés, les panneaux octogonaux rouges « DUR » ne le sont pas... Les voitures roulent le plus souvent à gauche sur les routes à quatre voies ou au milieu, les bords de route ou voies de circulation droites sont peu carrossables et mal entretenus.

Quatre vingt kilomètres de Kayseri à Göreme. Le trajet se termine par une petite route en lacets, en forte déclivité à 10%, pavée. Sur le côté gauche après le dernier lacet, on aperçoit des roches creusées, c'est le musée de plein air, les églises.

Et au bas de la côte, au bout de la ligne droite, la voiture traverse le village de Göreme, laissant les boutiques de tapis, les bars, la mosquée, et s'engage dans une rue pavée, qui se termine en impasse, cul de sac.

« Star Cave Pension », nous voici arrivés.

Les premiers, France, Michèle et moi, prenons connaissance des lieux ; accueillis chaleureusement, attendus, nous visitons un premier dortoir de huit lits, avec une seule salle de bains. C'est sans doute un peu court, voire spartiate. Nous jetons toutefois un coup d'œil aux autres chambres troglodytes vides, mais pas pour nous ; elles sont très coquettes, meublées dans le style du pays avec beaucoup de goût.

Le deuxième dortoir est plus difficile d'accès, je dirais « presque » un euphémisme. Il faut grimper par une échelle à larges marches, posée contre la roche, accéder à une minuscule plateforme en pente, où une porte étroite qui n'a rien à voir avec celle d'André Gide – permet d'accéder à l'intérieur d'un ancien pigeonnier aménagé. Je monte à l'échelle, le papa de Münüre me dit de passer par la porte. Ce n'est pas possible, cela ressemble trop à une blague. Pour raison de sécurité, il est impensable que des touristes puissent ainsi accéder à leur chambre. Je redescends.

De la terrasse, la vue sur le village éclairé donne un air fantomatique aux diverses cheminées de fée qui sont posées ça et là en plein cœur de la cité. Le temps de redescendre au rez-de-chaussée, voilà le minibus qui arrive.



Malgré les repas pris dans l'avion, de bonne qualité pour un voyage aérien - « merci Turkish Air Lines » - chacun a plus ou moins un creux, et les quinze s'installent dans la salle d'accueil de la pension.

Les derniers arrivés prennent possession de leur couchage. Alors qu'il était prévu que les dortoirs soient de sept et six, plus deux VIP en chambre individuelle, il faut rééquilibrer car le pigeonnier n'a que six places. Il vaut mieux y installer les plus souples, donc faire sept au premier dortoir de plein pied et six en exercice d'escalade.

Ce sera finalement six et cinq, France et moi décidons, en souvenir de nos nuits sahariennes, de dormir à la belle étoile, dans nos duvets de montagne.

Ceci paraît d'autant plus judicieux qu'une randonneuse, fatiguée sans doute de son voyage, « rouspète » un peu car elle pensait que les dortoirs étaient de quatre maximums. Ça se sera vite arrangé !!!

Pendant que l'en cas du soir est servi, soupe et plat de je ne sais plus quoi, mais excellent, les jeunes gestionnaires de la pension montent par l'échelle les derniers matelas manquants dans le pigeonnier, ainsi que les valises. Un bel exercice !

France étale une belle couverture bleue aux couleurs de Turkish Air Lines, récupérée dans l'avion. Elle lui sera utile pour les nuits à la belle étoile.

Un jeune homme, adolescent est pressenti par le responsable de la pension pour organiser une courte première randonnée nocturne dans la ville, aller au sommet d'une petite colline qui surplombe les cheminées de fée et les habitations.

Un petit groupe le suit.

« Comment t'appelles-tu ? »

« What's your name ? »

Il ne comprend pas. Münüre traduit, il s'appelle Emre. « Moi aussi, j'aim'rais bien » murmure France.

Il nous conduit par des petites ruelles qui grimpent fort, pavées, étroites, bordées d'hôtels, de gîtes tous troglodytes, avant de s'engager dans un sentier que l'on peut suivre grâce aux

torches. Quelques uns ont eu la bonne idée de prendre leur lampe frontale.

Au sommet, nous sommes sur un terrain presque plat, qui se termine d'un seul coup par une falaise verticale, protégée par un grillage. La vue sur Göreme nocturne et éclairé est magnifique, les ombres des cheminées se profilent de partout, les maisons sont vraiment au milieu des concrétions.

Au retour à la pension, le couchage est rapide, il est déjà minuit.

## NOTES PRIVÉES DU LECTEUR

---

## L'Amour, les Églises, les Épées et la Rose

Quatre heures quarante-cinq du matin, j'avais oublié, que même laïque, la Turquie est un pays musulman, et le chant enregistré du muezzin passe par les haut-parleurs du minaret si proche.

Par chance, il n'y a qu'un seul minaret, donc pas de compétition d'une mosquée à l'autre comme à Atar, où trois muezzins non synchronisés se répondaient. De plus, le chant et les psalmodies restent mélodieux, ne durent pas trop longtemps, et j'arrive à me rendormir.

Au réveil, à six heures et demi, le Lundi, premier jour, France dit ne rien avoir entendu.

C'est le VIP Yves qui nous fait sortir des duvets.

« Regardez ».

Dans le lever du jour et du soleil, déjà une vingtaine de montgolfières prennent les airs. On peut entendre le ronflement des brûleurs, tout en étant éloignés à l'autre extrémité du village.

Le soleil commence aussi à éclairer le voisinage immédiat de la pension. En face de nous, un haut rocher pyramidal creux de part en part nous fait la grimace, avec la bouche ouverte, édentée, et les yeux inégalement ouverts.

Il est fissuré du haut en bas et pourrait bien s'effondrer à tout moment !

Une autre cheminée de fée, très large et relativement peu haute pour son périmètre, est aussi creusée. L'habitation en ruines est en cours de réhabilitation. Elle ne peut m'empêcher de penser à une chanson de corps de garde ou d'étudiants, qui s'intitule d'un titre parfaitement évocateur : « la grosse bite à Dudule »

Un chien, boule à poils, pensionnaire permanent du Star Cave, vient se coucher à nos pieds sur les duvets.

Je n'ai même pas pris la peine de chercher à voir les étoiles, trop fatigué. De toute façon, la terrasse est restée éclairée toute la

nuît, perturbant la vision de la voûte nocturne. Je me rends compte à cause de cette infidélité à la Voie Lactée, que ce trek ne sera pas du tout dans le style saharien ; inutile de chercher ici la solitude et la confrontation face à soi-même.

Ces souvenirs de voyage seront plus factuels que représentatifs d'états d'âme introspectifs!

Ce sera un autre style, et dès ce matin, je prends la décision de retourner dans le désert en 2010 : un an !

Les montgolfières gonflent, s'élèvent, s'en vont, poussées par les vents, qui restent faibles et doux. Il ne fait pas froid.

Les randonneurs sont marmottes. Le réveil est lent.

Le problème de surpopulation du dortoir collectif du rez-de-chaussée a été résolu. D'une part, j'ai couché dehors, pas la peine de le redire ! D'autre part, Jocelyne et Joël ont participé à leur manière en partageant le même lit de 90.

Ce qui a libéré deux lits, plus un qui était naturellement inoccupé. Ces trois lits ont servi de dépôt à bagages.

Au réveil, à l'habillage, Joël s'adonne dès le premier jour à un rituel qu'il répètera quotidiennement et inlassablement. Armé d'un économe, il râpe consciencieusement un cube de savon de Marseille en fines lamelles et les insère entre les pieds et les chaussettes. Il paraît que c'est efficace contre les ampoules.

Le patron et serveur est là.

« Günaydın »

C'est le premier bonjour du matin, au réveil.

Dans la journée, on dira

« Merhaba »

Le déjeuner est servi, tomates, olives, omelettes, piments doux grillés excellents – certains n'apprécient que modérément l'omelette - beurre, miel, confiture, thé ou café, et sucre en poudre.

Dominique se plaint, ce sucre est dégueulasse. Ben oui, ce sont des pommes séchées, réduites en poudre, couleur jaune pâle, tout l'aspect du sucre avec un goût prononcé de pomme.

Dans le thé, c'est délicieux, dans le café, je n'ai pas essayé, des cobayes l'ont fait et ont communiqué leur avis.

Le thé à la pomme, en vérité une infusion chaude de poudre de pommes séchées, est une boisson nationale, courante, offerte en hospitalité à tout visiteur, rien à voir avec le thé en feuilles, quoique le thé feuillu soit également consommé.

Le programme du jour est révisé, maintenant que tous sont bien réveillés et restaurés. Nous allons d'abord remonter sur la petite colline où certains sont passés hier soir, puis nous descendrons dans la Vallée de l'Amour. Ensuite, nous visiterons le Musée en Plein Air, les gens de la pension vont nous apporter le pique-nique ; puis nous continuerons vers la vallée Blanche, la vallée Rouge.

« Ça change un peu par rapport au programme, mais nous restons ainsi toujours plus ou moins dans le même secteur ; j'ai fait le point avec le jeune de l'hôtel, il pense que c'est mieux de faire ainsi, et demain, nous regrouperons la randonnée d'une autre façon, dans un autre secteur »

Nous sommes partis, et nous descendons la rue en cul-de-sac qui se termine à Star Cave. Des travailleurs maçons, sur les divers chantiers, construisent des murs, transportent des pierres, bâtissent, rénovent.

On dit « fort comme un turc » : un ouvrier déjà âgé, ou peut être pas trop âgé mais en tout cas usé par le travail, porte trois grosses pierres, posées directement sur la paume des mains qu'il a dans le dos, les pierres s'appuyant ainsi contre sa colonne.

C'est certainement mieux que de les porter sur le ventre, le dos est peut être moins sollicité, mais il faut le faire !

Comme prévu, nous commençons à refaire de jour la balade de la nuit dernière à minuit.

Une première halte, au bord de la falaise. Les commentaires fusent sur l'imaginaire qu'évoque telle ou telle forme de cheminée : des visages, des grimaces !

Nous continuons sur le plateau, et traversons un champ de vignes qui paraît abandonné ; les vignes ne sont pas taillées, et nous sommes déjà en Avril.

De nouveau en surplomb au-dessus de Göreme, nous pouvons voir que toutes les maisons sont équipées en toiture ou terrasse, de panneaux solaires et de ballons de stockage d'eau chaude.

Un randonneur nous fait déjà remarquer :

« Avez-vous noté que l'eau de la chasse d'eau des toilettes est chaude ? »

« Non »

« Tu vérifieras ce soir, si, si ! L'eau est chaude ; j'ai demandé pourquoi, et on m'a expliqué qu'ils s'en servaient aussi pour se laver »

« Oups !!! »

« Oui, pour se laver, style bidet, pas pour la toilette complète !!!! »

« Faites attention à suivre le chemin, ne coupez pas à travers les plants de vigne ! »

Nous reprenons le chemin, le plateau entre le village et la vallée de l'Amour est assez étroit, et nous arrivons vite au haut des chemins qui descendent dans cette vallée, en cheminant parmi des stalagmites aux formes très évocatrices. Elles ne laissent aucun doute sur la signification du nom de la vallée.

Chacun et chacune tient à être photographié(e) dans des positions suggestives correspondant chacun, chacune à son sexe.

Ramazan, qui travaille à la pension, nous a accompagnés jusqu'au bout du plateau. Il n'oublie pas de se faire prendre en photo au milieu des prés verts et fleuris avec les neuf femmes du groupe ; puis il retourne au Star Cave. Nous ne pouvons plus nous perdre, le chemin est bien tracé.

Verticales, bien droites et hautes, blanches, couvertes d'un cône parfait, les cheminées de fée sont érigées, dressées vers un ciel inaccessible. Elles font un concours pour déterminer laquelle d'entre elles serait la meilleure à atteindre ou faire atteindre ce septième... ciel.

Joël manque le chemin et traverse tout droit un verger fraîchement labouré. Au loin, nous voyons une femme assise devant sa maison, que nous croyons être la paysanne travailleuse du lieu. En fait, elle ne fait que tenir un étal et exposer un certain nombre d'objets d'artisanat. Nous ne sommes pas trop loin de la route principale, des cars arrêtés déversent leur cargaison de touristes qui viennent explorer les méandres de l'Amour.

Nous passons aussi devant un hôtel de grand standing avec piscine, gazon vert. Au carrefour du chemin et de la route goudronnée, se trouve une boutique de boissons, livres, cartes et souvenirs.

C'est notre première expérience du taux de change lire turque versus Euro. Les euros sont acceptés partout, au taux avantageux pour les turcs et facile à calculer, de 2 liras pour 1 Euro, alors que le change officiel est de 2,12... ce qui représente un gain de 6% au bénéfice des turcs. Toutefois, les prix restent faibles, ce qui ne dérange pas les touristes.

Sauf peut être le prix de l'essence, mais, bon, nous sommes à pied, alors ?

Les achats vont bon train.

Dominique et Pierre nous font partager une découverte. Comment naissent les cheminées de fée ? Il suffit de caresser délicatement le ventre d'un cheval, et la cheminée pousse toute seule.

« Oui, mais si je comprends bien, elle serait à l'envers ? »

Ramazan vient de nous rejoindre en scooter.



Nous sommes maintenant proches du site du Musée en Plein Air. Nous faisons une courte halte dans un ranch au bord de la route, où un arbre attire notre attention. Mort, sans végétation, sans bourgeons, il porte des centaines de fleurs étranges, qui sont des messages de papier, roulés, attachés, ficelés aux branches. C'est un arbre à vœux.

Au guichet du musée, ils s'agit d'un site d'État, les Euros ne sont pas acceptés, il faut donc aller les changer et acheter des liras. Tout est organisé, prévu, il y a à côté du guichet, une agence de changes.

Münüre arrive à négocier auprès du fonctionnaire de la caisse du musée, une carte officielle d'accompagnatrice, cela pourrait être utile dans le futur pour les prochaines visites d'autres sites. L'accompagnateur est exempté de droit d'entrée.

A l'entrée du site, un énorme rocher troglodyte n'est plus visitable de l'intérieur pour raisons de sécurité.

Bien qu'un groupe organisé occupe largement la place et s'étale, j'arrive à m'approcher et à lire une pancarte explicative. Il s'agit d'un monastère, avec à l'intérieur du rocher, creusés, des pièces de prière, un réfectoire, des chambres de moine.

Tout le site, en fond de vallée paraissant un cirque naturel, est aménagé pour accéder à de multiples églises, dont l'entretien est assez inégal.

Les deux premières sont envahies de visiteurs, à tel point qu'il faut faire la queue pour y entrer et ne pouvoir y rester qu'un temps limité chronométré par un gardien. Elles sont très riches de peintures et fresques à même le rocher, restaurées, vives de couleur.

Les groupes italiens et espagnols sont comme chez eux. Je n'aime pas du tout leur état d'esprit.

Une guide espagnole se plaint que les personnes qui ne sont pas de son groupe, et qui restent sur le seuil d'entrée, cachent la lumière et nuisent à la vision des peintures.

Lors des franchissements des escaliers en pierre, très étroits, qui donnent accès aux diverses églises perchées, accrochées à mi

hauteur dans les rochers, il n'y a malheureusement aucune règle de politesse ou de savoir vivre pour gérer les montées ou les descentes. Chacun pour soi, quitte à attendre plusieurs minutes, ou alors à forcer le passage !!!

L' « Église Noire », à l'intérieur du musée pour lequel nous avons déjà payé l'entrée, peut être visitée moyennant un droit d'entrée supplémentaire. Personne n'ira la voir.

Dans les autres églises, les fresques n'existent plus, il reste les pièces; plusieurs fois, creusées à même le rocher, des grandes tables de pierre rappellent les assemblées de treize et la Cène.

Hors du site, avec le même billet, on peut visiter l' « Église à la Boucle ». De l'extérieur, la façade rocheuse est consolidée par un mur de pierre de soutènement. L'intérieur est magnifique, rempli d'arcades, de colonnes à même le rocher, richement peintes. Ce serait plus une cathédrale qu'une église ! Je m'essaye à tester l'appareil photo sans flash, je suis certain que Pierre, photographe professionnel les réussira mieux que moi.

Je ne décrirai pas plus ce musée, ces églises ; des ouvrages nombreux et très documentés le font déjà, inutile de plagier ou copier quoi que ce soit.

Malgré l'affluence, c'est un site unique, à voir, et pour lequel on ne peut rester indifférent.

Il est midi passé. Nous redescendons un peu le long de la route, puis bifurquons à droite, en suivant le panneau de la vallée des Épées. Cette fois, le site troglodyte est d'accès libre, les rochers ne sont plus entretenus, le site est désertifié, j'essaie d'imaginer comment les gens vivaient vraiment ici.

Était-ce le village ? Et les habitants se rendaient à l'église, là où est le Musée aujourd'hui. Mais pourquoi tant d'églises ? En quelle année, quel siècle, ces habitations ont-elles été désertées ? Quand les chrétiens sont-ils partis ?

Tout en tentant de faire partager ces pensées, nous arrivons dans un grand terrain plat, sans végétation. Une banderole annonce «Hot air ballooning launch area», soit aire de décollage des montgolfières.

Nous sommes derrière, en contrebas du ranch que nous avons vu ce matin. Une maison avec une petite terrasse, un chariot ancien aménagé en pigeonnier, une ou deux tables, des bancs. Les habitants nous invitent à prendre le thé, nous avons le choix, thé à la pomme, c'est-à-dire, tisane de poudre de pommes séchées, ou vrai thé. Ils sont extrêmement accueillants et nous servent des petits verres, qu'ils refusent de nous faire payer. Le thé est la règle même de l'hospitalité. Ce qui est d'autant plus surprenant, c'est qu'ils n'avaient plus de poudre de pomme, et qu'un jeune a couru en chercher chez le voisin.

Nous nous reposons, la mise en route de ce premier jour est un peu difficile, par manque d'entraînement. Nous en profitons pour observer les chiens et chiennes. Nous apprécions qu'ils soient bien attachés. Il ne faudrait peut être pas trop s'approcher de leur gamelle.

Nous remarquons les règles d'hygiène de la chienne qui une fois ses besoins faits, les enterre avec son museau !

Au moment où nous nous levons, où nous quittons ces hôtes si aimables, Ramazan arrive en voiture (Münüre lui avait téléphoné pour lui indiquer où nous étions) et nous dépose le pique-nique sur une grande table et bancs en bois, sur l'aire des montgolfières.

De grandes galettes couvertes de légumes, tomates, piments, oignons, avec des herbes aromatiques, c'est simple, c'est bon.

La randonnée de l'après midi débute difficilement, par une grimpée. Certains réclament la sieste. Le temps de trouver un coin de pré fleuri et herbeux à l'ombre d'un rocher, sous un arbre, la pause est appréciée.

Nous venions de déranger des tortues, occupées dans leur instinct de survie et de reproduction. Elles sont énormes. Elles marchent vite. Pas de doute, elles se retrouveront.

De la vallée des Épées, nous sommes passés à la Vallée Blanche, par un col insignifiant, où cependant, un rocher insolite à tête de lapin avec ses grandes oreilles nous observe et nous indique le passage.

Dans cette vallée Blanche, nous restons en bas, dans les herbes, chemins. Les cheminées de fée en construction commencent à se détacher d'un sol dont la couleur a baptisé le lieu.

Je prends des photos successives de droite à gauche, en essayant chaque fois de faire attention aux raccords, pour pouvoir par la suite monter un panoramique.

Ce panoramique est fait, au moment où j'écris ce livre, avec quelques petits soucis, comme les raccords de couleur du ciel. La luminosité a varié d'une photo à l'autre. Le dernier raccord est infaisable, la cheminée de fée qui me servait de repère n'a pas les mêmes dimensions sur les deux photos, alors que je n'ai pas touché au zoom. Je ne comprends pas. Pas grave !

De nouveau, Ramazan, qui est retourné au Star Cave avec la voiture et les poubelles du pique-nique, revient cette fois à notre rencontre en scooter. Il le laisse en pleine nature, et vient marcher avec nous.

Ramazan s'écarte du chemin et nous invite à le suivre, en grimpant entre deux falaises qui se font face et se terminent en un petit cirque clos par une troisième falaise. La terre est travaillée, en terrasses, avec des pierres de soutènement et un système d'irrigation. Sur le rocher à l'Est, une ouverture laisse voir des murs de pierre noircis de fumée. En montant, on voit une vraie habitation, grande ouverte, avec un poêle, une paillasse, des objets divers rangés dans des niches à l'intérieur de l'excavation. Ramazan nous explique qu'un paysan vit ici, et a aménagé ce site pour en tirer quelques cultures. Au fond du mini cirque, un autre énorme trou non naturel, creusé à la main, fait apparaître une immense citerne qui se remplit de neige pendant l'hiver et d'eau de fonte. Elle sert de réserve pour l'irrigation.

Ramazan nous dit qu'il aimerait pouvoir acheter ce terrain et ces aménagements au vieux paysan, pour y monter un petit gîte et

hôtel à lui. C'est juste, la vue, en surplomb sur la vallée Blanche et l'ouverture vers Göreme sont une vue inoubliable.  
Un moment de sérénité.

« Vous avez vu le petit arbre en fleur au milieu du chemin ? »  
C'est en fait une brindille, coupée à un arbre fleuri, cerisier ?  
Amandier ? Et replantée en pleine terre.  
Droit devant nous, dans un petit bosquet de trois ou quatre arbres, des oiseaux nichent, sautent, chantent. France ? Tu te souviens du nom de ces oiseaux ? Colorés ! Tu les as observés à la jumelle.  
« Ce sont des pic épeiches »

A droite maintenant, presque face à nous, de grandes façades planes, creusées de petites niches multiples, et de portes d'entrée sous les niches, tapissent la totalité des rochers.  
Ce sont des pigeonniers. De même que les habitations ne sont plus exploitées, ces pigeonniers sont maintenant vides. Autrefois, les habitants attiraient les pigeons en les nourrissant, et ils récupéraient le guano en s'introduisant par les portes sous les alvéoles d'entrée des pigeons.  
Encore un petit col, et nous pouvons passer en face arrière de ce même rocher dont nous venons d'admirer les alvéoles. Un escalier en pierre donne accès à une large ouverture. Il n'est plus possible de pénétrer à l'intérieur, sauf à faire un peu d'escalade et de grandes enjambées, mais l'œil apprécie la profondeur, les dimensions.  
Tout le rocher est creusé, de part en part, donnant une grande pièce unique estimée à une quinzaine ou vingtaine de mètres, éclairée à l'autre bout par les trous à pigeons.

Nous avons réalisé plusieurs fois des petites montées ; la descente se fait en une seule fois, dans un chemin de terre sableuse glissante, très rapide.  
Au bas, une buvette nous attend. Bière, un peu chère ? Mais notez bien, c'est un demi-litre.  
A qui sert-on l'Efes ? (Il fallait au moins une fois arriver à l'écrire, bon, c'est fait, promis, ce sera la seule!)

Il y a aussi des jus d'orange, de pamplemousse, pressés à la main avec un presseur muni d'une longue tige au bout d'un engrenage, qui abaisse une mâchoire contre le fruit coupé et posé sur le filtre. Il y a des grenades.

Notre accompagnatrice (qui pourtant n'est pas réputée pour être une grande randonneuse) nous explique la fin du parcours ; par là, la vallée Rose, jusqu'à l'église dont je ne me souviens plus du nom, car finalement nous n'y sommes pas allés, puis on redescend jusqu'au village (qui s'avérera être dans les prochains jours Çavuşin), et on rentre à Göreme, encore deux heures, deux heures et demie.

La troupe repart, et décide rapidement de faire demi-tour ; plein les bottes, ce sera une autre fois.

Nous rentrons donc directement vers Göreme.

Un bon chemin de terre contourne totalement les petits massifs que nous venons de traverser. Le gars de la buvette nous a expliqué :

« Par les cheminées de fée, c'est le plus court mais ça grimpe (nous le savons, nous venons de le descendre) ; par le chemin, c'est plus long, mais c'est plat. »

La majorité opte pour le plat. Un minibus vient à notre rencontre, ce n'est pas pour nous, il est plein. Le groupe continue à marcher, mais s'étire en longueur. Le minibus revient, cette fois, vide, après avoir déposé ses passagers. Münüre lui fait signe de s'arrêter.

De toute façon, il rentre à Göreme. Vide ou plein, pour le chauffeur, cela ne change rien, il accepte de laisser monter gratuitement les randonneurs fatigués. La moitié en profite. Dites moi, vous verriez cela en France ?

L'autre moitié finit à pied, et arrive au Star Cave quand la première partie des marcheurs est déjà douchée et changée. Du coup, la planification des douches est aisée.

Tous sont désormais propres, changés, reposés. Nous retrouvons aussi d'autres pensionnaires aperçus rapidement ce matin, trois

jeunes coréens, étudiants en Roumanie, qui sont venus en voisins en vacances. La jeune fille parle bien le français, même si ses amis se moquent gentiment d'elle.

Un touriste italien est là aussi. Ce matin, il s'était plaint, à France et à moi, (il n'avait pas encore compris qui nous étions) que le patron de la pension l'avait fait changer hier Dimanche, de chambre. Il n'était pas trop content, car c'était pour laisser la place à un groupe de quinze français qui allaient arriver le soir !

Nous sommes les seuls à manger.

Mais qui donc a pu prévenir le cuisinier ? Voilà un gâteau d'anniversaire, pour quelqu'un qui a bien un an de plus, mais qui pensait que personne ne le savait ?

Münüre nous explique donc qu'elle a deux dates d'anniversaire, celle de sa véritable naissance le 20 Avril, et celle de la déclaration à l'état civil le 30 septembre !

Ce premier jour se termine maintenant, l'animation des jeux de société, c'était Mardi et Mercredi ? Même si je me trompe, on va faire comme si c'était comme ça !

Par contre, ce Lundi, il y a eu séance de massages de pieds. Joël a été le premier cobaye à laisser passer ses pieds dans les mains de France.

Et le savon de Marseille dans les chaussettes a une autre vertu que anti-ampoules, c'est aussi un dispositif efficace anti-odeurs. Le massage est efficace, j'ai aussi essayé, merci ! Malgré une crampe dans la voûte plantaire gauche.

Bonne nuit et à demain matin. Nous sommes bien le soir du 20 Avril.

La deuxième nuit dehors, sur la terrasse, dans le duvet chaud de montagne se prépare ; je m'endors très vite, malgré le bruit des jeunes dans la salle d'accueil de la pension, et malgré le spot lumineux qui reste encore éclairé toute la nuit.

## NOTES PRIVÉES DU LECTEUR

---

*De bon matin, ce Lundi, Yves et Françoise sont partis en ville goûter un café turc, ils sont revenus déçus, cher et pas bon!*

---

*Il paraît qu'un éternuement équivaut à un orgasme. Que dire quand cinq, ou six (ou plus) éternuements se succèdent ?*



## Les pigeons, le Château, l'onyx et Hassan

Quatre heures quarante cinq, Mardi matin, le rituel du chant d'appel n'est pas oublié.

« Allah Akbar »

Je me rendors, pas longtemps. Plusieurs chats en rut tentent de s'intimider, en démontrant à l'autre, par la voix, que chacun est le plus fort. L'autre chat ne comprend pas, la discussion s'anime, s'envenime. Je me rendors quelques minutes, chaque fois réveillé par un nouvel arpège mineur, de septième de dominante, un accord parfait, pour revenir à une tonalité majeure.

Je préfère la prière du muezzin !

Je me réveille enfin, le duvet est trempé de rosée ; avec le soleil qui commence à se lever, il sèche vite.

Deux ou trois pensionnaires qui ne sont pas de notre groupe, sont déjà debout sur la terrasse, ils semblent attendre. Quoi ? Je ne sais pas. Un minibus vient les prendre, ils partent donc en randonnée matinale.

Matinal ? Ce ne sera pas la qualité de nos amis, qui après leur première journée, semblent désormais s'adonner au plaisir de partager la couche de Morphée.

En attendant, France se propose d'aider à préparer le petit déjeuner, je la rejoins. Et nous voilà à couper des tomates et des concombres. Les concombres, il faut les éplucher d'une certaine façon. Le gérant nous explique par gestes. Retirer la peau, tout en laissant des rayures fines vertes, puis découper le concombre. Comme je n'ai pas compris qu'il fallait couper en rondelles, ma foi, je coupe en deux, puis en cubes. Le gérant nous fait signe que ce n'est pas comme ça, et nous invite à manger le concombre mal coupé (la saveur n'est pas modifiée par la façon de couper, il est délicieux). Voilà, c'est prêt.

Le temps de ressortir de la cuisine, les premiers commencent à émerger. Petit à petit, ça bouge. La sortie du dortoir pigeonnier

n'a pas l'air si évident. Une bonne dose de gymnastique matinale est nécessaire

Münüre émerge la dernière, la tête dans les chaussures, il faut dire que celles et ceux qui partagent son dortoir nous ont déjà fait part de son retour très matinal.

Elle est chez elle, en Turquie, elle vit sa vie ! Personne ne lui en veut, bien entendu !

Le temps de nous mettre à table pour le petit déjeuner, les randonneurs matinaux sont de retour, avec un certificat qu'ils commentent auprès d'autres amis à eux. Ils viennent de faire un vol en montgolfière

Le déjeuner est plus apprécié qu'hier matin, l'omelette est remplacée par des œufs durs, avec une proportion inhabituelle de jaunes jumeaux. Je profite de la meilleure assiduité à ce deuxième petit déjeuner pour indiquer que France a vivement contribué au service. Merci !

« Et si on organisait un vol en ballon, nous aussi ? »

« Tu as vu le prix ? »

« Oui, mais c'est une opportunité que l'on ne retrouvera peut être pas ! »

« J'en parle à Ramazan, je vous tiens au courant. Qui serait intéressé ?... Un, deux,... »

Certains hésitent, puis se laissent tenter.

« Neuf ! C'est votre dernier mot ? »

Nous voilà partis pour notre deuxième journée de marche, nous traversons le village. Comme hier, les maçons sont à l'œuvre.

Un coq chemine le long du canal en ville. Le chien à boucles de la pension nous suit un moment.

Nous bifurquons vers une autre direction, complètement opposée à celle d'hier, et suivons les pancartes Pigeon Valley 4000m.

Des ouvriers récurent et nettoient le fond de la rivière, envahie de vases et d'herbes. Le métier de cantonnier existe donc toujours, et c'est tant mieux. C'est un exemple parmi d'autres que la France se devrait de copier.

Nous quittons le chemin goudronné pour nous engager dans un chemin de terre, qui conduit à une nouvelle église, l'église Kadir Durmuş. Celle-ci n'est pas peinte, mais entièrement creusée, sculptée dans la roche. Les colonnes sont bien de la roche massive. Elles sont parfaitement carrées, sauf une écroulée, remplacée par un étai. Même la chaire est une roche massive. Dominique se fait photographe en statue dans une niche un peu trop basse, il déborde en hauteur.

Très proche de l'église, un immense pigeonier occupe toute la longueur de la falaise, plusieurs dizaines de mètres de long. On peut y pénétrer. Des centaines et centaines d'alvéoles servent de niches.

La descente du pigeonier est un peu périlleuse, elle se fait lentement. Ce qui permet de laisser le temps d'apercevoir des paysans et paysannes qui travaillent leur terre, en tracteur, ou à la main.

Les bêches sont astucieusement équipées d'un marchepied au dessus de la lame en métal, ce qui permet de bien poser le pied à plat et d'avoir plus de force, sans risquer de couper la semelle de la chaussure sur le tranchant de la lame.

Nous cheminons au milieu des cheminées, le chemin grimpe doucement accroché à la colline, et surplombe les champs.

Il est remarquable et remarqué que certaines cheminées, au sommet ne sont pas du tout pointues, mais encore très larges comme de vrais cylindres, plates, herbues, au même niveau d'horizontalité que le plateau dont elles se détachent par érosion du vent et de l'eau. Quel âge auraient ces cheminées ? A l'échelle de vie d'une cheminée, c'est un bébé ; à l'échelle humaine, peut être déjà quelques siècles. A quel âge adulte devient-elle complètement conique ?

Au dessus de nous, un belvédère permet aux automobilistes de s'arrêter et d'avoir une vue sur Göreme. Nous apercevons les parents de Münüre, partis Dimanche soir, et revenus ce matin. Ramazan découvre un passage raide et glissant, pour accéder au belvédère. Le sentier pour arriver à ce passage est lui même très étroit et en dévers. On peut poser la moitié du pied seulement, et le vide dessous. Même s'il n'est pas trop impressionnant, il peut effectivement provoquer des vertiges. Il faut passer lentement, avec beaucoup d'attention. L'entraide entre marcheurs s'organise naturellement et c'est très bien.

Nous voici tous arrivés. Derrière le belvédère, nous découvrons des boutiques d'artisanat, des bars, des souvenirs, tout pour le commerce.

En face du bar, un marchand tient une boutique de souvenirs et boissons fraîches. Il est habillé en habit historique traditionnel folklorique, et surtout, il est pourvu de bacchantes phénoménales, du Dali en macroscopique beaucoup, beaucoup plus épaisses.

Les parents de Münüre sont accompagnés d'une jeune fille que je prends d'abord pour sa sœur. C'est la fille du banquier des parents, elle parle un tout petit peu le français. Heureusement, je pense qu'elle n'a pas compris le compliment de présentation que notre accompagnatrice lui a dédié :

« Une bonne occasion »

Nous prenons des boissons, bière et jus d'orange. Noëlle renverse la bouteille et baptise quelques randonneurs.

Nous sommes prêts à repartir, notre guide est absente, elle est partie avec Ramazan, personne ne sait où.

Après une longue attente, elle revient et nous explique qu'elle est allée faire des repérages à Uçhisar et trouver un restaurant : ce sera buffet tout compris pour huit Euros, boissons en plus.

« Puis nous visiterons une taillerie d'onyx, et nous rentrerons par la vallée des Pigeons »

La marche vers Uçhisar passe par la route principale. Nous avons le temps d'admirer le château, face à nous, rocher troglodyte

percé de toutes parts. Nous y accédons par le vieux village, par des ruelles en pente.

Plusieurs chantiers de reconstruction de vieilles habitations troglodytes sont en cours.

« Dans ce village, il y a la propriété personnelle du PDG de Canon Turquie ; et dans cet hôtel, si vous souhaitez y aller, il vous en coûtera 1200 Euros la nuit ! »

Situé à 1300 m d'altitude, Uçhisar est le point culminant de la Cappadoce. Son haut piton volcanique, transformé en forteresse naturelle entièrement creusée de grottes et galeries est le principal centre d'intérêt du village. Il est d'ailleurs visible de presque tous les sites où nous avons marché et où nous irons autour de Göreme.

<http://turquieeuropeenne.eu/article838.html>

## Uçhisar, splendeur turque

**Laure Marchand**

*mercredi 26 octobre 2005 - 04:13*

### **Le Figaro - 22/10/2005**

Plus fort que les riads de Marrakech, les maisons troglodytiques d'Uçhisar ! Au cœur de la Cappadoce, ce village a conquis les Français. Un architecte algerois est à l'origine de cette mode turque dernier cri. Découverte.

Des pitons de tuf percés de mille cavités posés au milieu d'un paysage lunaire : ainsi s'offrent les environs d'Uçhisar, le village le plus célèbre de Cappadoce.

Au lever du jour, les villageoises grimpent dans les charrettes au côté de leur homme pour aller travailler dans les champs au fond de la vallée. Les paysans arrivent quand la pierre prend la douce couleur du miel et repartent quand les reflets roses du crépuscule irisent encore les parois rocheuses. Vieillards mutiques, ils récoltent les grappes de raisin, répètent des gestes séculaires, impassibles au milieu des cheminées de fées et d'étranges silhouettes rocheuses. Comme si ce monde enchanté allait de soi.

Les maisons d'Uçhisar ont l'humilité des paysans qui les ont construites. Accrochées à un piton volcanique, blotties les unes contre les autres autour de cette forteresse naturelle, elles s'emboîtent comme les cubes d'un jeu de construction. De loin, elles paraissent incrustées dans le roc, édifiées par

l'homme, avec pour seul plan la loi de la nature.

Figurant sur tous les dépliants touristiques de la Cappadoce, mais miraculeusement épargné par le rouleau compresseur du tourisme, Uçhisar est devenu le lieu de villégiature favori des Français en Turquie. Une trentaine de ces maisons à moitié troglodytiques, à moitié bâties en pierre brute, ont déjà été rachetées par quelques privilégiés. Avec eux sont arrivés dans le village les steaks au poivre, la pétanque, Le Figaro et L'Équipe. Perchées à 1 300 mètres d'altitude, les bâtisses au toit plat dominent un paysage unique au monde. Ces happy few français sont tous tombés en arrêt « devant ces couleurs sans cesse renouvelées, éclatantes après l'orage, ce décor irréel qui ressemble à une meringue, ce conte de fées esthétique... L'érosion a sculpté un univers minéral délirant dans le tuf, ce mélange de cendres et de boues crachées par le volcan Argeus il y a trois millions d'années : des cônes rocheux, une mer de vagues blanches et immobiles, des colonnes trouées de deux grands yeux noirs... « Un spectacle à vous couper le souffle quand le soleil se lève », résume Daniel, directeur d'école à la retraite, depuis son salon avec vue plongeante sur la vallée. Il est l'un des pionniers à Uçhisar.

« Les vieux artisans m'ont tout enseigné »

A l'origine de l'engouement pour ce bout de Cappadoce classé au patrimoine mondial de l'humanité se trouve un architecte originaire d'Albi. A la fin des années 80, Jacques Avizou en a eu assez des lenteurs administratives françaises. Au cours de ses vacances, il a le coup de foudre pour ce village abandonné aux vents. Ses habitants avaient déserté les kayas, ces pièces creusées dans la roche, préférant le confort des constructions modernes avec eau courante et télévision. Les maisons s'effritaient. Les murs partaient en poussière. Jacques Avizou rachète alors ces lambeaux d'habitations pour les transformer en maisons d'hôte de charme. Il laisse tomber la construction des hôpitaux, abandonne les parpaings et l'acier. « Les vieux artisans m'ont tout enseigné : tailler la pierre, créer des voûtes, sceller un mur avec un mélange de sable volcanique et de plâtre. » Sous le regard incrédule des Uçhisar, ce « fou » solitaire remonte les murs, consolide les terrasses et rebâtit avec les méthodes traditionnelles lorsque plus rien ne tenait debout.

Ces maisons semi-troglodytiques ressemblent à des mini-labyrinthes. De petits escaliers extérieurs accrochés aux murs permettent de sauter du salon à la chambre. De la terrasse supérieure aux sous-sols, les pièces s'empilent sur plusieurs niveaux. Ce terrain de jeux aux combinaisons infinies pour un architecte n'a qu'une limite : « Le respect absolu du style et de la structure du village », explique le créateur des Maisons de Cappadoce.

Dans le bourg voisin de Göreme, les pensions bon marché en béton ont poussé comme de mauvaises herbes entre les cheminées de fées. A Uçhisar, au contraire, les Français semblent s'être glissés discrètement au creux d'une histoire plusieurs fois millénaire : les Hittites ont occupé la citadelle, les premiers chrétiens y ont creusé des chapelles et au VIII<sup>e</sup> siècle, les iconodules réfugiés dans les falaises de Cappadoce purent adorer leurs images, loin des foudres de l'empereur Léon III, qui avait interdit toute représentation divine. Une cité souterraine existerait même sous le village.

Un décor de conte fantastique

Les parois des pièces troglodytiques résonnent encore d'histoires mystérieuses. Il paraît que des lutins s'y cachent dans l'obscurité. Ils surgissent dans la poussière estivale sous les traits d'un bouc et ils hurlent jusqu'à faire mourir de peur leur victime. Il n'y a pas si longtemps, pour éloigner le mauvais œil, les nouveau-nés ne recevaient un prénom qu'au septième jour, chuchoté trois fois à son oreille par le doyen. Les mères ne devaient pas se regarder dans un miroir pendant quatorze jours. Aujourd'hui, des amphores entreposées dans les caves des maisons sont pleines d'un élixir secret. Breuvage à base de jus de raisin, le pekmez guérit tout. « Il donne de la force au sang », confie Ali, vieillard tassé mais toujours vaillant.

Mais l'étrangeté d'Uçhisar surgit surtout à la fin du jour, quand les vacanciers français se passionnent pour le jeu de okey avec leurs coéquipiers turcs. Sous le kiosque de la place, ils font claquer les dominos jusqu'à la nuit, pariant fiévreusement des thés. Pendant les journées, empaquetées dans leur şalvar, le pantalon bouffant traditionnel, et leur long voile blanc, seules les vieilles femmes déambulent sans craindre l'opprobre. Dans ce village de l'Anatolie profonde, l'espace public appartient encore aux hommes. Le soir, leurs compagnes se fauillent le long des murs jusque chez leurs voisines, tels des fantômes éclairés par la pâle lueur de la lune.

Une belle captive trompe sa langueur en retournant les abricots secs sur la terrasse familiale. Jacques Avizou a surnommé son père Quasimodo. Sa laideur n'a d'égale que la beauté farouche de son enfant devenue femme. Gardien de l'honneur de sa fille, il devra se résoudre à la donner à un homme du village. La légende du château d'Uçhisar imprégnerait-elle les destins ? La fille du seigneur était tombée amoureuse d'un jeune marchand ambulancier. Fou de jalousie, son père la cloîtra dans sa chambre en haut du rocher. Mais métamorphosée en pigeon, Mahsen s'échappait de sa cage pour rejoindre son amant. Son geôlier découvrit la ruse. Il tordit le cou à l'oiseau.

Désormais dans la nuit noire, le piton se dresse majestueux au-dessus

d'Uçhisar. Il darde son pic vers la lune dont le disque blanc irradie le sol hérissé de cônes dans la campagne environnante. Les rochers projettent des silhouettes comme des ombres chinoises géantes. Dans ce décor de conte fantastique, on se dit alors que toutes les histoires sont possibles. Enfant, Mustafa, le guide, croyait « que le monde entier ressemblait à la Cappadoce ». Les Français sont venus, car nulle part ailleurs ils n'avaient trouvé un tel spectacle.

Dans la traversée du village, une maison rappelle un peu un style de mas de Haute Provence, avec un escalier de pierre conduisant à une terrasse couverte. Le long de l'escalier, un mur en margelles plus larges est décoré de pots de terre, vides, émaillés, bleus, qui rappelle la présence du ciel sur terre.

Un hôtel affiche fièrement son enseigne. Son nom est en français dans le texte « La maison du rêve ». Il indique aussi le nom de son site web, pour les curieux qui veulent aller voir et trouver des informations [www.lamaisondureve.com](http://www.lamaisondureve.com).

A part les points déjà connus et largement décrits un peu partout, j'ai trouvé sur ce site l'extrait suivant :

*Un passage souterrain d'une longueur de 100 mètres environ relie les maisons creusées dans le rocher et le lit de la rivière en bas; ce passage servait sans doute à transporter de l'eau aux demeures, sans être vu de l'ennemi.*

Nous sommes au sommet de la colline, sur la place, au cœur du village, qui donne accès à l'entrée du Château. Diverses boutiques traditionnelles, essentiellement de tapis bordent la place.

Tous ou toutes ne souhaitent pas monter au sommet du rocher. Certains s'y lancent, la montée n'est pas difficile, Bien aménagé, bien équipé, bien fléché, il n'y a aucun risque. Nous traversons d'abord des salles souterraines qui servaient de ... (je ne sais pas ?) Nous n'avons pas de guide, pas de pancartes pour l'expliquer. J'imagine une étable, ou un garde-manger.

Au sommet, la vue est panoramique complète, sur la plaine d'un côté, et sur les diverses vallées autour de Göreme, de l'autre (vallée de l'Amour, vallée des Pigeons, vallée Rouge, Blanche,



Rose, vallée des Épées). C'est bien le point culminant de la région.

Tous regroupés, nous nous dirigeons vers le restaurant. En passant juste au pied du minaret, la prière de début d'après midi se déclenche dans le haut-parleur. Nous sommes à quelques mètres, les décibels se versent dans les oreilles.

Dominique fait des achats d'une canne de marche. Puis nous faisons une halte au marché traditionnel, légumes, habillements, vaisselles, épices.

Des enfants en costume font une répétition de fanfare, trompettes et tambours.

Le groupe est très étalé, deux éclaireurs partent en tête repérer le restaurant TaşHan. De nombreux autocars sont garés devant. Nous rencontrons un groupe accompagné de prêtres en soutane.

Arrivés les deux premiers du groupe, avec France, je m'efforce d'expliquer en anglais que nous avons réservé ce matin pour dix-neuf personnes : 15 français et quatre turcs. Le serveur est un peu perdu et va chercher le patron. Tout s'arrange,

« Voilà votre table ».

Quand le reste du groupe arrive, Münüre est surprise que nous soyons installés.

« Comment vous avez fait ? Vous parlez turc ? »

« Non, anglais ! »

La banque de plats chauds ou froids est abondamment garnie, salades, beignets frits, viandes, rôtisserie, soupe, il n'y a que l'embarras du choix.

Pour les boissons, le vin est très cher. Ce sera donc des Efes pour la majorité ou des jus de fruit.

Les desserts restent frugaux, tranches d'orange – pas d'oranges entières, des pommes abîmées, talées, marquées de noir.

Je n'évoquerai pas l'incident diplomatique provoqué par un marcheur qui s'est trompé de toilettes !!!

(Chers amis, France vous avait prévenus lors de nos réunions préparatoires,  
« André note tout, enregistre tout, écrit tout, méfiez-vous »)

La fabrique de bijoux en onyx est proche, à peine cent mètres à la sortie du restaurant. Nous sommes attendus, nous passons par l'arrière du bâtiment où un ouvrier travaille sur un tour.

Un responsable de la bijouterie nous accueille et s'exprime en excellent français. Il nous détaille le processus de fabrication, simplifié, en trois étapes : la découpe et taille de pierres brutes, le tournage façonnage des pièces, le polissage.

L'ouvrier réalise les deux dernières phases. Il insère un petit bloc parallélépipédique (et voilà, comme l'an dernier, dans le récit de Djanet en Algérie, je suis arrivé à glisser « parallélépipédique » dans un récit de randonnée) dans les mâchoires du tour. Il met en marche, et approche un outil coupant à l'aide du chariot. La poussière jaillit. Quelques passes, cela ne dure pas trop longtemps, et une fois le tour arrêté, le bloc d'onyx est devenu un œuf. Pas facile de tailler ainsi, sans gabarit, un œuf bien régulier.

Nouvelle et dernière phase, il remet l'œuf en tours rapides, et le polit directement à la main avec différentes toiles de plus en plus fines, le tout arrosé pour maintenir la température et que la pierre ne s'échauffe pas.

C'est fini, et voilà un bel œuf tout neuf.

« Je l'offre à qui sait me répondre. Savez-vous d'où vient le nom de Cappadoce ? »

demande le responsable

« Le pays des chevaux sauvages » répond Münüre

« Bravo, il est à vous », il lui tend l'œuf

« Eh, je ne suis pas d'accord, c'est moi qui te l'ai appris il y a une heure ! » conteste Dina.

Le responsable qui comprend très bien le français, remet l'œuf à Dina.

La visite continue à l'étage. Nous avons de nouvelles explications sur d'autres fabrications de bijoux. Hélas, je suis désolé, je n'ai pas de notes, et je ne sais plus de quoi nous a

parlé ce patron. Si quelqu'un à qui j'offre ce récit s'en souvient, qu'il ou elle ne se gêne pas pour compléter.

Nous voici maintenant dans la salle d'expositions où, sous les vitrines, des bijoux de toute sorte, pierre, colliers, bagues, boucles, sont exposés et en vente. Qui a acheté ?

Après cette visite, nous reprenons notre marche.

En traversant la route, nous sommes face à un des chemins qui descend dans la vallée des Pigeons.

Comme on peut s'en douter, cette vallée est remplie de toute part de pigeonniers, du haut en bas, partout.

Une autre particularité est la teinte jaune marbrée, qui se mélange aux autres couleurs du sol, blanc ou rose. C'est une symphonie de couleurs, j'espère que l'appareil photo numérique, réglé sur les conseils de Pierre, rendra au mieux ces teintes chaudes et variées.

Derrière un bosquet d'arbres, apparaît l'entrée d'un rocher creux. De l'extérieur, on a le sentiment que l'intérieur doit être vaste. Joël s'y aventure, même si l'accès toujours en dévers glissant (c'est une habitude) n'est pas des plus faciles.

Jocelyne suit quelques minutes derrière.

« Il est passé où, mon homme ? Vous l'avez vu ? »

« Il est entré par là, et depuis il a disparu »

« Bon, je vais l'attendre »

Ce que Jocelyne ne sait pas, c'est que le rocher, moyennant un peu de marche, marcheur plié en deux, a une deuxième sortie secrète, invisible de l'endroit où elle se trouve. A cet endroit précis, la vallée fait un virage.

Joël ressort à l'air libre et continue sa marche, sans savoir que Jocelyne continue patiemment à attendre son retour, jusqu'à ce qu'une bonne âme ait pitié d'elle et lui dévoile les clefs de l'énigme.

Nous progressons, dans la direction du retour vers Göreme, et passons en contrebas, sous le vieux village d'Uçhisar en reconstruction. Le chemin sinue, à droite, à gauche, s'engage dans un canyon. Les falaises qui bordent la vallée se

rapprochent, le passage devient étroit. Tout en haut, au village, un nouvel appel du muezzin se fait entendre et se réverbère en écho au fond de la vallée.

Je regrette d'avoir oublié mon petit magnétophone de poche, car ce son est particulier, agréable de loin, et l'écho est bien phrasé. Je tente alors une expérience, et mets l'appareil photo en position vidéo. Je filme simplement la progression pédestre. Ce n'est pas si facile de voir le chemin à travers l'œilleton et l'objectif. De temps en temps, j'aperçois le dos et le sac de Michèle qui me servent involontairement de guide.

Le résultat est magique, l'ensemble son et images se marient bien, et donnent un petite vidéo de deux minutes très originale à mon goût.

Le canyon s'élargit un peu, nous venons à la rencontre d'un paysan avec ses deux chiens maigres.

Le relief est maintenant original et surprenant. Nous pensions être au fond du vallon, creusé en U et cerné de falaises. En réalité, nous sommes sur un plateau au pied de la falaise gauche, celle de droite se détache et un gouffre très profond, vertical, nous sépare désormais de cette falaise du côté droit. Le nouveau fond du ravin est alimenté par une gorge très étroite, qui provient de là où nous étions il y a encore quelques minutes.

En quelque sorte, une vallée à étages.

Le sentier s'arrête subitement en bordure de précipice. Impossible de descendre, probablement un éboulement a fait disparaître le sentier. Il nous faut faire demi-tour.

Pendant le rassemblement de la troupe, France, passionnée d'oiseaux et Pierre, photographe animalier, remarquent un oiseau haut perché dans un creux sous le rebord de la falaise.

Les jumelles sont vite sorties. Il s'agit d'un hibou moyen duc. Il est pris en photo en résolution et zoom maximaux, cela donnera t-il quelque chose ?

En retour arrière, le papa de Münüre retrouve le paysan, qui confirme bien que le sentier n'existe plus. Il se propose de nous guider par une déviation.

Cette déviation commence à passer par une petite grimpette, où nous pouvons de nouveau admirer une énorme tortue ; puis le chemin s'engage dans un tunnel artificiel dont l'entrée est étroite (certains craignent que les gros volumes ne puissent pas passer, les gens sont médisants !). Le parcours dans la roche est long et sinueux.

Le chemin de déviation continue, nous arrivons près d'une cabane, abri, où un homme nous accueille en nous parlant directement en français. Je suis parmi les premiers du groupe. Il m'invite ainsi que tous les autres à venir partager son thé. Münüre me souffle :

« Si, vas-y accepte ! »

Nous sommes tous assis en rectangle autour d'une aire équipée de bancs, de coussins ; ce n'est sans doute pas la première fois qu'il reçoit des visiteurs. A se demander si l'éboulement du chemin, la déviation ne sont pas pour lui une providence, et s'il ne serait pas de mèche avec le paysan guide qui nous a amenés ici. Mais bon, l'accueil comme déjà nous avons pu le constater, reste très chaleureux.

Il nous sert le thé à la pomme, et nous parle dans un français parfait.

« Où avez-vous appris à parler ainsi ? »

« A l'Université ! »

Il éclate de rire à la vue de nos têtes surprises et nos grimaces étonnées

« Dans quelle université ? »

se hasardent quelques voix féminines, les hommes sont muets !

« A l'Université de la Vie »

Alors là, nous sommes tous scotchés.

« J'y ai aussi appris l'anglais, l'espagnol, l'italien, l'allemand »

Il se retire quelques secondes dans sa cabane et revient avec des petits paquets emballés de papiers journaux.

« Je vais vous poser des questions, le premier qui répond gagne un cadeau »

« Qui est le premier président de la Turquie ? »

Pascal gagne le premier cadeau pour avoir répondu « Atatürk »  
« Qui est le président actuel ? »

« Moi »,

répond France. Notre hôte qui ne manque pas d'humour lui offre le deuxième cadeau.

« Alors, qui est le président actuel ? »

« Erdoğan ? »

« Non, lui c'est le premier ministre ; le président, c'est Gül ! Et comment se prénomme t-il ? »

Sans réfléchir, spontanément, je répons

« Jean. »

Il est rare que l'humour du groupe se situe en dehors de la zone limitée par les genoux et le nombril, bien qu'une fois dans le séjour, Raymonde ait fait remarquer qu'enfin ça prenait de la hauteur au niveau des circonvolutions cérébrales. Le problème ? C'est que cet humour cérébral a tellement été rare que j'ai oublié quel était le mot d'esprit. A l'aide, Raymonde, tu dois te souvenir ?

« Abdallah Gül ! Et dernière question, comment s'appelle la montagne enneigée que l'on aperçoit là bas ? »,  
dit-il en tendant le bras.

« Erciyes »

Dis-je en me souvenant de l'information reçue Dimanche soir en voiture. Je gagne le dernier cadeau. Ce sont des représentations en sculptures des cheminées troglodytes. J'attache plus de valeur au souvenir de ces minutes passées avec Hassan qu'à la véritable valeur marchande.

Un couple de jeunes français passe à proximité, nous les hélons pour qu'ils se joignent à nous, ils ne s'arrêtent pas, ils ne savent pas ce qu'ils perdent à ne pas venir au contact des habitants.

Nous faisons rapidement une petite collecte pour remercier Hassan et notre guide, qui continue à nous montrer le chemin.

Nous descendons au fond de la deuxième vallée, au fond du canyon, et nous pouvons apercevoir en levant les yeux la fin du

sentier où nous étions perdus il y a à peine plus d'une heure. Le chemin est bien interrompu par un effondrement.

Le chemin sinue maintenant, emmêlé avec un ruisseau qui coule abondamment. Nous pouvons marcher à pied sec, en restant attentifs.

Dans mon dos, j'entends, sans écouter, le récit des péripéties de la nuit dernière vécues par notre accompagnatrice, qui se confie à son amie. Je ne retiens pas, et fais volontairement mentir la légende que France a osé bâtir sur mon dos !!!

Nous devons maintenant nous séparer de notre guide turc, qui nous a conduits jusqu'à la route goudronnée que nous avons laissée ce matin lorsque nous avons bifurqué vers le chemin de l'église. « Papa » remercie chaleureusement. Nous disons tous au revoir à notre compagnon d'une heure.

Je suis interpellé par quelques compagnons de marche,

« Viens, tu parles anglais, aide nous »

Deux jeunes hollandaises (probablement) demandent des renseignements sur le village, le château, la vallée des Pigeons, le temps qu'il faut pour faire la randonnée.

A l'entrée de Göreme, nous tentons de couper par des petites ruelles afin de raccourcir le dernier trajet. Ce n'est pas sûr que ce soit plus court. Nous passons par des quartiers typiques du village, hors du canal principal où tous les touristes se retrouvent.

Des rues en montée, en descente, en virage, pavées, en larges escaliers, des portes cochères en bois massif travaillé. Nous arrivons sur l'avenue principale, à peine cent mètres de gagnés.

Au repas du soir, une nouvelle surprise nous attend. C'est un deuxième anniversaire, celui de la vie commune de Joël et Jocelyne. Et comme par miracle, le gérant cuisinier est encore au courant. Nous avons droit à un deuxième gâteau en deux jours.

La maman de Münüre a un grand sac rempli de paquets, elle fait la distribution aux femmes du groupe en commençant par

Jocelyne. C'est une écharpe tricotée main, faite d'un chapelet assemblé de petits « boudins » de laine. Elle est vraiment très belle et représente certainement beaucoup de travail.

Puis elle distribue les autres paquets aux sept autres femmes, Christine, Dina, France, Michèle, Noëlle, Françoise et Raymonde, chacune ayant la même écharpe mais dans des tons différents.

« C'est étonnant, c'est exactement la couleur qui me va ! »

« Moi aussi ! »

« Le hasard fait bien les choses ! »

« Non, ce n'est pas le hasard, car elle m'avait donné un premier paquet, puis elle l'a repris et m'en a donné un autre. Il devait y avoir des marques sur le papier »

« Mümü, c'est toi qui as indiqué nos goûts à ta maman ? »

« Hmmm, de quoi vous parlez ? »

Ce qui est certain, c'est que toutes sont ravies de leur écharpe, et encore plus, du choix des couleurs, marron, grise et bleue, argentée.

Les hommes aussi reçoivent un cadeau, Yves, Pierre, Dominique, Pascal, Joël et moi. C'est une petite boîte carrée, avec un porte-clé de perles aux yeux bleus, typiques et très courants.

« Merci »

« Votre attention, s'il vous plaît. Pour le vol en ballons, Ramazan s'est renseigné, ce sera Jeudi matin. 120 Euros par personne, ils viennent vous chercher ici vers 6 heures, 6 heures et quart, vous avez une collation avant le départ, un vol d'une heure avec un pilote professionnel, l'assurance, champagne à l'arrivée, un diplôme et retour à l'hôtel. Il y en a toujours neuf ? Oui ? Je confirme ! »

« Votre attention, s'il vous plaît, à mon tour. Je vous ai préparé un petit jeu d'animation Si vous le voulez bien ? »

Tiens, ça grogne un peu.

« Vous tirez un papier au hasard dans la boîte et devez mimer, sans aucune parole, une personnalité. Celui qui trouve mime à son tour. Il n'y a pas beaucoup de papiers. Qui commence ? »

Et c'est ainsi qu'il a fallu mimer Mireille Mathieu, Claude François, Dalida (notre guide doit mimer Dalida et demande de l'aide au jeune de la pension, en lui expliquant la règle, mimer sans parler,



il lui répond en turc, « blablabla Dalida blablabla » - voilà c'est gagné !), Sylvie Vartan, Piaf (qui ne pouvait tomber que sur l'amie des oiseaux, France bien évidemment), Michael Jackson qui se les remonte quand elles tombent et « elle visse, presse lait » L'animatrice du jeu se voit à son tour imposer un mime. C'est Roselyne Bachelot qu'elle va tenter de nous faire découvrir. Dominique et moi ne jouons plus : l'idée nous incombe, nous connaissons la solution.

C'est tard, l'heure de se coucher. Les parents repartent et rentrent à Aksaray ; ils nous disent « à demain », ils vont revenir pour organiser cette fois une randonnée en bus.

Malgré la rosée du matin, France et moi décidons de continuer à coucher dehors, la pluie menace. Nous nous déplaçons pour passer de l'estrade à la véranda.

Christine explique à Münüre qu'elle ne peut plus accepter de faire de la gymnastique matin et soir pour sortir ou entrer dans la chambre pigeonier. Elle est prête à négocier avec le gérant, même pour quelques liras de plus, et avoir une vraie chambre.

Réponse demain matin.

Bonne nuit à toutes et tous.

## NOTES PRIVÉES DU LECTEUR

---

*André, je peux te l'avouer maintenant....*

*Quand nous étions au restaurant à Uçhisar, tu étais bien assis en face de moi ?*

*Tu avais bien pris une bière comme boisson ?*

*Alors que je te dise, et Christine en est témoin, à chaque fois que tu allais chercher de quoi remplir ton assiette, je te buvais de ta bière et toi, tu n'as pas remarqué que le contenu de ton verre diminuait, alors partie de rire Christine et moi ; et c'est pour ça que je te disais d'aller te servir au buffet.....*

*Pardon André !*

## Déconseillé aux cardiaques, asthmatiques

Quatre heures quarante cinq Mercredi matin.

Nous sommes réveillés par le double son habituel du muezzin et de la pluie qui tambourine sur les plaques en plexi de la véranda. Nous avons eu raison de nous abriter. Le petit chien en boule est venu nous rejoindre.

Hier matin, ce n'était pas la rosée sur les duvets, mais la pluie ; ces duvets de montagne sont tellement chauds et étanches que nous ne nous sommes rendus compte de rien. Ce matin, ça pleut fort, puis ça s'arrête, et ça recommence.

Les oiseaux (des passereaux ?) tout près de nous, dans les arbres qui entourent la terrasse, se disputent. Ils ne chantent pas mélodieusement comme chantent les oiseaux, ça piaille, ça ergote, ça s'engueule. Je n'aime pas cette cacophonie !

France commente :

« Avec tous ces moineaux qui volent autour de nous le matin, il y en aura bien un qui va arriver à nous ch... dessus »

Déjà six heures, un pensionnaire sort de sa chambre, tout harnaché avec son sac à dos et ses chaussures de marche. Il va s'asseoir sur la petite placette devant la pension.

Quelques minutes après, un inconnu arrive et nous demande si nous partons en montgolfière.

« Non, nous, c'est demain matin Jeudi ».

Cet inconnu cherche son client. Il va réveiller le gardien qui dort sur la banquette de la réception, il retourne dans son véhicule chercher le nom du client, le jeune lui dit qu'il est dans la chambre n°X. L'inconnu va frapper, revient bredouille. Finalement après un quart d'heure, le jeune qui était sorti s'asseoir à l'extérieur, et qui a toujours été en vue de l'inconnu, vient enfin se faire connaître. C'est lui qui était recherché !

Malgré le temps couvert, on peut encore voir les ballons décoller. Les toiles se gonflent, juste derrière la mosquée. On a l'impression qu'elles sont dans le village.

Ce matin, le vent les pousse naturellement vers la vallée des Pigeons. Ce n'est pas la direction habituelle.

Les dormeurs du pigeonnier sortent, toujours en gymnastique. Christine redit qu'elle ne peut plus rester dans cette chambre si difficile d'accès.

C'est d'accord, le gérant accepte de les changer de chambre pour ce soir.

Je me souviens du premier Dimanche soir où je n'avais pas cru qu'au bout de cette échelle, il pouvait y avoir une chambre. Une fois tous les pensionnaires au déjeuner, je me décide, avec leur accord, à aller visiter leur retraite.

L'entrée n'est pas évidente, la souplesse n'est pas mon point fort. Le dos tourné au vide, j'arrive à agripper les mains au chambranle de la mini porte et à entrer dans cette pièce. L'intérieur est spacieux, bien aménagé, avec un poêle à bois ou charbon, au centre.

Pour ressortir, c'est un problème ! Je commence à franchir le seuil, face au vide. Le bout de rocher de quelques mètres entre la porte et le sommet de l'échelle est tout sauf plat, et je reste bloqué dans la porte. Dominique, qui a l'habitude chaque soir et matin de passer par cette chatière vient me conseiller. Il faut que je sorte à reculons. Ma souplesse, les kilos en trop, ma corpulence ne m'aident pas et je reste bloqué avec tout l'arrière train dehors. Un pied reste à l'intérieur. Je n'arrive pas à plier plus la jambe pour faire passer la chaussure ; elle est en frottement sur le seuil. Je panique et me tétanise, les bras sont en tension extrême, c'est le seul point d'accrochage qui m'évite de partir en chute arrière. Je sens mes muscles se raidir et trembler. Un effort, ça y est, le pied est passé. Je me sens sauvé, ou presque, je pose un pied sur le sommet d'un montant de l'échelle et commence à descendre à reculons, les marches sont très hautes. Enfin, le sol plat du balcon me rassure.

Je crois que j'ai du être ridicule.

Nous partons en bus, les parents sont arrivés. Nous constatons encore ce matin que les maçons continuent à travailler, la

construction du mur avance, mais il semble qu'elle soit totalement dépourvue de système parasismique.

Le bus roule encore au milieu de la route. Il monte la côte vers Uçhisar, passe devant le belvédère, contourne le vieux village sous le château, traverse la nouvelle ville sur le plateau.

Nous passons aux abords d'une prison, en pleine nature, isolée de tout, et entourée de miradors.

Ce sont de longues lignes droites, quelques bosses. Ce relief rappelle, soit l'Aubrac et les hauts plateaux de Lozère, ou le plateau de Maravatio au Mexique, vers les sites des papillons monarques. De grandes étendues s'étalent à perte de vue. Quand c'est fini, une autre apparaît, avec des volcans posés un peu partout.

Nous nous arrêtons dans un premier village qui indique « Underground City ». Münüre suit le bus conduit par son père, avec la voiture – il n'y avait pas assez de place dans le bus, nous quinze plus les parents, plus la fille du banquier pour un total de quatorze places.

« Ce n'est pas ici, ce n'est pas la bonne ville, nous allons à Derinkuyu »

Ce n'est pas trop loin !

**Je livre ma traduction d'un article trouvé sur Wikipédia.** *Située en Cappadoce, Derinkuyu est connue pour sa grande ville souterraine à plusieurs niveaux, qui est une attraction touristique majeure. La région de Cappadoce, où se trouve Derinkuyu, contient plusieurs villes souterraines historiques, taillées dans une formation géologique unique. Elles ont été en grande partie utilisées par des premiers Chrétiens comme cachettes. Elles ne sont pas généralement occupées. On a découvert plus de 200 villes souterraines avec au moins deux niveaux de profondeur, dans le secteur entre Kayseri et Nevşehir, et autour, encore 40 autres ayant au moins trois niveaux. Les villes troglodytes de Derinkuyu et Kaymaklı sont deux des meilleurs exemples de logements souterrains.*

*La plus vieille trace écrite de villes souterraines remonte à Xénophon. Dans l'Anabase il écrit que le peuple vivant en Anatolie avait creusé leurs maisons souterraines, vivant bien dans des logements assez grands pour la famille, les animaux domestiques et les provisions d'alimentation.*

*Derinkuyu la Ville Souterraine a fourni un refuge pour les habitants de la région comme des Chrétiens à travers les âges, depuis les premiers Chrétiens aussi bien que d'autres habitants probablement antérieurs, jusqu'aux Grecs se cachant des raids de l'Arabe Umayyad et des armées Abbasid. Les villes contenaient des magasins d'alimentations, des cuisines, des étables, des églises, des pressoirs à vin et à huile, des conduits de ventilation, des puits et une école religieuse. La ville souterraine de Derinkuyu a au moins huit niveaux et une profondeur de 85 m, elle pourrait avoir abrité des milliers de personnes.*

Notre premier arrêt était justement à Kaymaklı.

A Derinkuyu donc, où nous sommes maintenant, nous prenons les billets de visite, et commençons la descente. Un écriteau prévient à l'entrée que la visite est vivement déconseillée aux cardiaques et aux asthmatiques.

Nous suivons les lumières et les flèches rouges. Les galeries de passage d'une pièce à l'autre sont basses, il faut se baisser, elles sont étroites, on ne peut pas se croiser dans les passages à aller-retour – de longues attentes sont parfois nécessaires. Nous retrouvons les mêmes visiteurs italiens et espagnols qu'au musée de plein air, il y a deux jours.

Quelques personnes de notre groupe renoncent et font demi-tour.

Nous poursuivons la descente parmi ce labyrinthe, et nous accédons aux diverses pièces mentionnées dans l'article, l'église, les caves (c'est un pléonasme, on va dire les garde-manger), les cuisines, les puits d'aération, l'école de formation religieuse, les étables, les pressoirs.

Dans une pièce en cul-de-sac, certains d'entre nous ont l'odorat fin et notent des odeurs nauséabondes et des traces d'humidité laissées par des touristes vraiment indéliçats pour le moins, voire irrespectueux du souvenir des ectoplasmes qui peut-être rodent encore autour de ces murs.

Une galerie est obstruée par une porte. Cette porte est constituée d'une roue ronde de pierre qui roule dans une rainure sur le côté à l'intérieur des excavations. Elle est définitivement immobile.

Pour remonter, il faut suivre les flèches bleues.

Dit-on, cinq mille personnes pouvaient vivre ici, cachées pendant six mois sans sortir.

De retour à l'air, bien que n'en manquant pas dans ces souterrains bien aérés par les puits – quels ingénieux chercheurs, bâtisseurs, architectes ont pu ainsi creuser sur plusieurs niveaux superposés, sans que les galeries ne se croisent, ni que les pièces les unes sur les autres ne s'écroulent à l'intérieur de ces caves ? – de retour à l'air, nous traversons la place de la ville actuelle pour nous rendre vers une église désaffectée.

Il reste à l'intérieur, des fresques sur les murs et les plafonds. Notre ami Joël, amuseur notoire du groupe, fait un prêche du sommet de la chaire.

Tout le reste du bâtiment est complètement vide, sans entretien. La visite, l'accès sont totalement libres.

Christine et Dina ont acheté et ont marchandé des tissus auprès de femmes turques qui tenaient leur étal sur le trottoir.

Nous repartons vers un nouvel objectif, un lac d'eau thermale chaude, le lac Nar.

Cela ressemble à un immense cratère de volcan, très évasé, très large, et rempli d'une immense étendue d'eau, circulaire, entièrement ceinte de toutes parts de collines moyennement hautes. Pour y accéder, la route grimpe légèrement, passe un col sur l'arête des collines et redescend à l'intérieur du volcan.

Un large espace plat de stationnement, au bord du lac permet de faire une pause. Certains vont jusqu'à l'eau, d'autres font une séance de stretching, d'autres encore photographient.

Trois chiots de quelques semaines, un ou deux maximums, viennent à notre rencontre. Ils sont « trognons » et font craquer la plupart. Nous n'avons que peu à leur donner à manger, ils ont faim. Quelques biscuits tout au plus. Ils sont très affectueux. C'est avec une ruse que nous devons partir, le chauffeur met le bus en direction du départ. Pendant que tous les passagers s'installent, une seule reste à s'occuper des trois chiots, puis subitement, elle les abandonne, court et monte dans le bus, ferme la porte. Le

chauffeur démarre. Les chiots essaient de suivre un moment. C'est bien triste !

« Au fait, vous avez remarqué comme les villes et villages sont propres ! Il n'y a pas une m... de chien ! »

« Normal, à part la boule de poils de la pension, on n'a pas vu un seul chien en ville ! »

« Tu crois qu'ils les mangent ! »

Et cette petite discussion se conclue par le meilleur calembour de la semaine, attribué à Pierre :

« Qui mange un chien, chie 'ouah ouah' »

Je fais aussi un aparté, pas de m... de chien en ville, pas de mégots, pas de papiers gars ; les villes sont propres.

A l'extérieur, en campagnes, cela n'empêche pas de voir des décharges à ciel ouvert avec les ordures qui s'envolent !

La route continue, avec ces mêmes paysages de plateaux, de volcans, style Lozère ou Michoacán.

Quelque part, dans un village au nom oublié entre le lac thermal et Güzelyurt, nous croisons de jeunes enfants, de jeunes filles en habit traditionnel sur le bord de la rue, en rang. Elles sont vêtues de robes rouges et blanches, et de coiffes rouges avec des perles qui pendent sur les côtés des joues.

Le chauffeur du bus, le papa de Münüre s'arrête. Les enfants sont ravis que des touristes, inattendus, s'intéressent à elles. Les photos crépitent. Elles font les dernières répétitions pour la fête nationale de la jeunesse qui a lieu demain 23 Avril.

Nous arrivons par une route en lacets qui surplombe la vallée d'Ihlara et le village de Belisirma où nous allons manger.

Le bus se gare sur un terrain hors parking. Sur le talus, en bordure immédiate de la route, des morilles poussent, que personne ne ramasse. Si, nous ! Qu'en a-t-on fait par la suite ? Je suppose qu'elles ont été données aux parents.

Le restaurant est un chalet de bois, assez grand, à deux niveaux, dont un est au plus près de la rivière au flot abondant. Une estrade semble flotter sur la rive. Il doit bien y avoir des truites dans ce cours d'eau impétueux.



Les repas sont servis dans des plats de terre, très chauds : soit des brochettes, soit des truites (qu'est ce que je disais ?), ou des mélanges de veau et légumes.

Un groupe de touristes traverse la passerelle qui donne accès au restaurant. Parmi eux se trouvent les deux jeunes filles en perdition d'hier soir, à qui j'avais parlé en anglais. Elles n'auraient donc pas fait finalement l'excursion de la vallée des Pigeons.

Après le repas, quelques gouttes intimident certains marcheurs. Un coup il pleut, un coup ça s'arrête. Le groupe se sépare en deux, huit décident de remonter à pied une partie du fond de la vallée d'Ihlara, pendant que sept autres plus les parents et la fille du banquier prennent les véhicules et vont nous attendre au bout de la vallée, où il faudra gravir un escalier de quelques trois à quatre cents marches.

A huit donc, Pierre, Joël, France, Françoise et Yves, Pascal et Raymonde, moi, commençons à nous engager sur le chemin qui longe la rivière. Un garde nous interpelle. Il nous explique, en anglais basique, qu'il faut payer. Mais, il n'y a rien, pas de pancarte, pas de barrière, nous lui expliquons que nous voulons seulement marcher, ne pas visiter.

« C'est un site protégé, un parc national, avec des églises troglodytes, il faut payer ! »

Des touristes allemands qui pique-niquent n'approuvent pas notre démarche de négocier la gratuité. Payer pour marcher, c'est dur à accepter !

Il est impossible de rappeler l'autre moitié du groupe déjà partie en voiture. Les ondes du téléphone sont inexistantes en ce lieu encaissé.

Il n'y a pas d'autre solution que de payer la somme demandée. Nous avons la preuve que ce n'était pas une arnaque personnelle du gardien. Il nous remet des billets d'entrée officiels à l'effigie de l'État.

Nous voilà engagés sur ce chemin, en bordure de rivière. Nous croisons des villageois qui taillent des arbres, ramassent des branches et brindilles, des paysannes qui travaillent leurs petits morceaux de terrain.

A certains endroits, des éboulements rocheux venant des proches falaises, obstruent le passage. Il faut grimper, contourner et redescendre. Nous croisons une famille française, parents et deux jeunes enfants.

Les arbres en bordure de rivière sont complètement déchiquetés, coupés avec je ne sais quel outil, ni hache, ni scie. Bizarre !

Un passage un peu plus humide, détrempe, oblige à marcher sur le talus herbeux, glissant. C'est la chute assurée. Je m'en sors bien. J'avais senti venir la dégringolade et j'avais anticipé la réception sur les fesses.

Nous croisons toute une file de randonneurs qui vient vers nous. Ce sont d'abord des gens ordinaires, puis certains indices montrent que c'est un groupe particulier. Croix au revers de la veste, Yves repère vite que ce sont des pèlerins catho.

« Ah ben, c'est ma chance, moi, je prends ça pour de la provocation »

dit-il pince-sans-rire.

Certains sont sympathiques et répondent à notre bonjour, d'autres sont plus coincés et hautains.

A la fin du groupe, quatre ou cinq, ou six sœurs ferment la marche. Elles nous expliquent. Et nous leur répondons de plein cœur :

« Alléluia »

Ce que n'apprécie pas le chef de file.

C'est un groupe de randonneurs pieux pèlerins italiens sur les traces de... ? Les avis divergent, j'ai compris Saint Paul, Pierre lui a entendu Saint Jacques.

Pour trancher, je fais des. Suivant les articles sur la toile, Paul et Barnabé ont souvent et longtemps vécu à Konya. On peut en déduire que ce groupe était bien sur les pas de Saint Paul.

Cette information ne rassurera pas Yves : il en était trop remonté et abasourdi.

« Dire qu'il faut venir jusqu'ici pour ne pas être lâchés par ces croââ ! »

Nous oublions. Cela ne nous empêche pas d'admirer le fond de vallée, au profil en U, cerné de falaises hautes et verticales, toujours creusées de portes et fenêtres.  
Joël, quant à lui, va à la rencontre d'un âne attaché.

Nous nous retrouvons face au reste du groupe, qui ne nous a pas attendus sans ne rien faire. Ils sont venus à notre rencontre en descendant les marches. Nous allons ensemble vers l'Église au Serpent (Yılanlı Kilisesi) petite église excavée et richement peinte, sur la rive droite de la rivière Il faut traverser un pont en bois et grimper quelques marches.

D'autres églises sont signalées, les panneaux indicateurs se croisent et s'entrecroisent, 100m, 500m, 1 km.

Je m'arrête et visite, seul, l'église Ağaçalı ou église « sous l'arbre » Elle est bien éclairée, les peintures sont très bien conservées. Son emplacement est stratégique, à mi hauteur de la falaise, au dessus d'un coude de la rivière. On peut voir loin dans deux directions, elle est située à un point d'observation unique.

D'après les photos mises en commun, le dernier groupe qui est monté longtemps après les premiers, a fait un crochet par une autre église. Richement décorée, avec une façade finement travaillée et sculptée à même la roche, comme d'habitude, avec des colonnes extérieures, des murs aplanis.

La remontée vers le plateau est de trois cent et ... ? Le chiffre exact est compté par Dina et France, mais elles divergent d'une unité ! Faut-il le refaire ?

Il commence à se faire tard. D'autant que les parents maintenant veulent nous conduire chez eux à Aksaray. Nous y voici sous la pluie, nous visitons le marché couvert, avec l'allée aux vêtements, l'allée aux bijoux. France négocie un bijou sur mesure pour sa petite fille.

Quant aux vêtements, alors que j'aurais, paraît-il, une réputation de ne pas savoir correctement assembler les formes et couleurs vestimentaires, je les trouve de très mauvais goût. Je me dis en mon for intérieur, que je n'ai encore jamais vu personne dans les

rues, habillé ou habillée comme ces mannequins. Sans que je n'exprime rien en ce sens, les remarques des randonneuses qui sont près de moi me confirment dans la justesse de mon analyse !

Pascal se fait faire la barbe par un coiffeur barbier. Il devient l'attraction du groupe, et nous nous faisons remarquer par les turcs qui garderont certainement un agréable souvenir d'une bande de joyeux français. Il faut avouer que nous avons chanté notre chant de tribu

« Il est vraiment phénoménal ... »

Rasé de prêt, parfumé à la fleur d'oranger, Pascal devient l'attraction pour les femmes du groupe. Elles viennent chacune à leur tour, le sentir de près sur les joues.

Un autre barbier, en face, de l'autre côté de l'allée, n'a pas eu de clients. Il en tire moins de profit publicitaire, j'ai l'impression qu'il nous en veut un peu. Il nous avait pourtant invité, l'un ou l'autre, mais aucun autre homme n'avait besoin de se rafraîchir le visage.

Sur la place devant les halles, un jeune enfant turc vient proposer de nous cirer les chaussures au cirage noir, alors que nous avons des chaussures de marche, rando et autres baskets.

Je ne sais trop ce qui se passe ? Trois jeunes filles ont vu et compris la scène inappropriée, et se moquent du jeune garçon. Celui-ci est alors défendu par un autre groupe qui s'en prend aux jeunes filles. Puis un troisième groupe vient épauler les filles, et c'est une bousculade généralisée. Des policiers, tout proches, n'interviennent pas. Ce doit être habituel ?

Nous visitons aussi la mosquée. Elle est déserte. Tapissée simplement au sol d'un magnifique tapis tissé mais peu décorée, c'est une immense pièce qui peut accueillir plusieurs milliers de fidèles.

Nous repartons maintenant vers l'appartement des parents. Joël est assis dans le bus juste contre la vitre qui donne sur le trottoir. Il ne peut s'empêcher de faire peur à une passante en jouant le gogol, fenêtre ouverte. Le premier moment de frayeur passé,

elle réagit bien et lui répond du tac au tac. Tel est pris qui croyait prendre !

Après avoir vécu 25 ans en France, les parents sont revenus en Turquie il y a quelques années et ont fait construire avec leurs économies un bel immeuble de quatre appartements de 210 m<sup>2</sup>, dont un pour eux.

Le coût locatif de 250 Euros est certes à comparer au SMIC turc de 300 Euros.

L'intérieur est spacieux, fonctionnel.

Nous sommes invités à nous installer dans la salle à manger, où les plats vont être disposés à même le sol.

Les chaussures sont restées dehors sur le palier, et il est bien entendu interdit de mettre les pieds sur la nappe. Les plats sont simples et excellents, du fromage sec ou frais, des confitures, des fruits, du thé, des olives. La confiture personnelle de la maîtresse de maison disparaît trop vite. Merci, ce fut un excellent repas !

Dans la nuit désormais, nous repartons d'Aksaray à Göreme, 80 km. Tout le long du trajet, Christine prie pour que le patron de la pension ait bien changé la chambre comme promis.

A l'arrivée, ses prières ont été efficaces et les vœux exaucés.

Les parents, fatigués eux aussi de cette longue journée, restent coucher à la pension et partagent le nouveau dortoir avec Christine et Dominique, Pierre et Dina et leur fille.

Est-ce ce Mercredi soir ou demain Jeudi que nous avons eu un nouveau jeu de société ? Il s'agit de se précipiter vers une boîte à « meuh » pour avoir le droit de répondre « vrai ou faux »

Les cheveux et les ongles continuent à pousser après la mort ?

L'eau d'un lavabo qui se vide tourne à gauche dans l'hémisphère Nord, à droite dans l'hémisphère Sud ?

Je me souviens seulement de ces deux là, car il y eut polémique. France, tu m'aides pour citer les autres ?

Le jambon d'Aoste vient d'Italie, vrai ou faux ?

Le béret est d'origine basque, vrai ou faux ?

L'homme a plus de poils que la femme, vrai ou faux ?

C'est l'heure du sommeil. Demain matin, montgolfières, il est temps de rappeler les noms des neuf à réveiller, plus Dominique et les parents qui veulent nous accompagner.

Je suis chargé d'agiter la troupe à partir de cinq heures du matin.

Ce soir, il serait possible de dormir de nouveau à la belle étoile, le risque de pluie s'est éloigné. Toutefois, le gérant de la pension a engagé des travaux et la petite estrade qui servait de couches extérieures est en cours de démontage. Il n'y a qu'une seule place sous la véranda. Un autre emplacement, à l'entrée d'un couloir allant vers les chambres grottes, permet d'accueillir un dormeur à condition de déplacer quelques banquettes. France va s'y abriter.

Elle sera protégée de l'attaque nocturne des vampires. De magnifiques tresses d'ail accrochées au plafond la surplombent. Une énorme araignée faite de huit pieds de vigne rassemblés, trône majestueusement sur le même plafond.

Bonne nuit à tous, c'est Mercredi soir  
Bisous.

## NOTES PRIVÉES DU LECTEUR

---

*PS : nous sommes maintenant le 11 Mai, jour d'écriture, et je viens de terminer le récit du 22 Avril. Avant de passer au Jeudi, je relis ces premiers souvenirs.*

*J'en ai oubliés.*

*Je corrige donc, complète et rectifie. Ce qui est bien c'est que ça ne se voit pas. Une fois tout validé, les rayures, ratures, rajouts sont automatiquement mis à jour, merci Bill !*

---

*Ce qui m'a le plus impressionné lors de la visite de l'appartement d'Akşaray, c'est le WC à la turque pour les hommes, à l'intérieur de l'appartement.*

---

*Quand Ali le papa de Münüre s'est arrêté par erreur à Kaymaklı au lieu d'aller jusqu'à Derinkuyu, personne n'a dit :*

*« C'est Alligator »,*

*Mais tous ont pensé :*

*« C'est Münüre qu'a raison »*

## Et si on s'envoyait en l'air ?

Quatre heures quarante cinq, Jeudi matin. Dans un quart d'heure, je vais sonner le réveil.

Il a encore plu dans la nuit, le ciel de ce matin est dégagé. Nous allons avoir de la chance et un beau vol.

Cinq heures, je pousse la porte du nouveau dortoir et m'aventure dans le noir.

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Il est cinq heures, ceux qui partent en montgolfière, il faut vous lever ! »

« Cinq heures ! Mais t'es fou, quoi ? »

Je ressors sur la pointe des pieds et me dirige vers l'autre dortoir. Il est déjà éclairé par une lampe frontale.

Six heures, les neuf aéronautes sont prêts plus Papa, Maman et Dominique qui vont nous accompagner pour assister au décollage et suivre le parcours du ballon.

Un autre couple de San Francisco, qui parle un peu français, espagnol, portugais, se joint à nous.

« Je vous ai réveillé à cinq heures parce que l'une de vous me l'avait demandé ! »

Au moment de partir, France trouve dans un pot de fleurs de la terrasse, un billet de 10 liras. Elle demande à qui c'est. Personne ne revendique. Tant mieux pour elle, elle le garde dans sa poche. C'est le moment de partir, elle n'a pas le temps de faire plus de recherches.

Le minibus fait des détours et crochets dans les rues de Göreme pour aller chercher d'autres aventuriers aéronautes à deux autres adresses d'hôtel.

Le minibus nous dépose à l'aire de départ des ballons. Au sol, déjà des dizaines et dizaines de toile commencent à se gonfler. Il y a là toutes les sociétés de ballon de Cappadoce : Anatolian Balloons, Cappadocian Balloons, Kaya Balloons, Göreme



Balloons, Turkey Balloons, j'en oublie. Une trentaine au moins de montgolfières, des pick-up, des remorques, c'est une grande industrie.

Nous commençons à prendre conscience que le prix qui nous paraissait élevé ne l'est peut être pas tant que cela. Si on compte l'amortissement du matériel, l'entretien, le pilote, la logistique, les voitures et remorques pour récupérer les ballons lorsqu'ils se posent, les bouteilles de gaz et ainsi de suite, l'addition tourne vite.

Un petit déjeuner frugal nous est proposé. Certes, c'était écrit dans le prospectus. Il s'agit d'une tasse de café ou de thé dans un verre en plastique, avec des petits biscuits industriels. Un point c'est tout. Peut être qu'il vaut mieux ne pas avoir l'estomac trop plein ? On ne sait jamais.

Notre ballon va rassembler tous les pensionnaires venant de Star Cave, soit neuf plus le couple californien et le pilote, total douze personnes.

La toile est maintenant bien gonflée et tendue, droite au-dessus de la nacelle. Le pilote la maintient en actionnant de temps en temps le brûleur, sans que le panier ne décolle encore.

Nous sommes invités à monter. L'intérieur de la nacelle est divisé en cinq compartiments, un central pour le pilote, les bouteilles, deux grands de quatre places chacun d'un côté et les deux derniers de deux places seulement de l'autre côté.

Le départ est tout en douceur, on ne sent rien. Lentement, les accompagnateurs restés au sol deviennent un peu plus petits. Un s'approche de la nacelle et déploie un drapeau turc.

Le pilote actionne le brûleur pour que l'air, plus chaud, arrive à arracher le tout du sol et faire monter l'ensemble. En jouant sur des cordes attachées à l'intérieur du ballon, et rassemblées dans l'espace de pilotage, il arrive à faire pivoter la nacelle et tout l'ensemble. On dirait un marionnettiste avec toutes ces ficelles.

Tout est silencieux, juste quelques coups de flamme chauffent un peu le dessus de la tête des plus grands.

Au sol, les voitures deviennent des jouets d'enfant, Dominique et les parents de Münüre nous font des signes que nous leur rendons.

Nous passons au dessus du ranch où Lundi dernier, nous voyions l'arbre à vœux, ainsi que la maison où nous avons pris le premier thé à la pomme. Nous traversons la route et nous dirigeons vers le plateau, vers la vallée de l'Amour.

Voir les cheminées d'en haut est un autre spectacle. La montgolfière descend, et rase au plus près les arbustes. Une cheminée est en cours de réparation avec des échafaudages.

Le ballon reste toujours près du sol, et se rapproche du musée de plein air. A cette heure-ci, il n'est pas encore ouvert. Le pilote fait descendre son engin dans le vallon, en rasant les falaises. Il nous permet de voir des détails que nous n'avions pas vus depuis le sol lors de notre visite. L'ombre se profile sur les falaises.

Il s'approche dangereusement d'une nouvelle cheminée et s'élève au dernier moment, passant à quelques mètres du sommet. Ce pilote maîtrise parfaitement la machine, toujours en souplesse.

Après être ainsi resté plus d'une demi-heure en vol de basse et très basse altitude, il quitte le musée et monte beaucoup plus haut. Il dépasse deux autres montgolfières que nous survolons maintenant. C'est une image peu banale que de voir uniquement le sommet des ballons en dessous de nous.

La vue panoramique sur toutes les vallées autour de Göreme est superbe. La belle météo, le soleil levé, le ciel bleu, donnent toutes les nuances de couleur des diverses roches, du gris, blanc, jaune, rouge, ocre, rose.

Nous approchons d'un village avec un château, ce n'est pas Uçhisar. Ce château là est fermé, grillagé, l'accès en est interdit car dangereux, non entretenu. Il s'appelle Ortahisar.

Chaque maison, en bas, a un jardin. Des petites buttes de colline cachent des caves, toutes aménagées avec des puis d'aération et toutes exploitées.

Un troupeau de moutons est conduit par le berger. Ils ne se doutent de rien de ce qui se passe au dessus d'eux.

Le pilote communique par talkie avec la voiture pick-up et remorque restée au sol. Il indique à peu près l'endroit où il a l'intention de se poser.

La montgolfière vient raser le faite d'une maison, puis un arbre, et se pose une première fois tout en douceur. Le pilote nous avait expliqué, avec la traduction de Münüre ce qu'il convenait de faire.

« Pliez les genoux, tenez vous accrochés par les mains aux poignées de corde à l'intérieur des mini cabines »

Le ballon est posé. Nous n'avons pas encore le droit de sortir. La remorque approche. Le ballon décolle de nouveau. Guidé par quatre accompagnateurs au sol, qui tirent des cordes dans le bon sens, le pilote va poser la nacelle directement sur le plateau de la remorque.

Tout est fini, petit à petit, le ballon se dégonfle, tombe lentement au sol.

Une table de camping est prête, avec seize verres. Une petite boîte avec une ouverture comme une tirelire est au centre de la table. Le pilote nous fait gentiment comprendre que nous pouvons faire un geste. Hélas, ce matin nous sommes tous partis les mains dans les poches, personne n'a de monnaie. Nous sommes sauvés : France se souvient du billet trouvé dans le pot de fleurs, et ce don du ciel est reparti comme don du vol.

C'est la remise des diplômes, les dernières photos souvenirs, et le retour au Star Cave pour huit heures. Nous y retrouvons tout le reste du groupe, à qui nous avons plein de détails et de souvenirs à raconter.

Entre autres, les beaux yeux du pilote font l'objet d'éloges appuyés par nos collègues féminines. Quant à moi, j'ai plus apprécié sa maîtrise et son professionnalisme, chacun son truc.

Après le vrai petit déjeuner du Star Cave, nous convenons d'une matinée libre pour chacun.

En ville, c'est aujourd'hui la fête de la jeunesse. Sur la place publique vers la gare des autocars, une foule se presse, les

femmes d'un côté au soleil, les hommes de l'autre côté, à l'ombre.

Les femmes sont voilées. Ce sont bien plus des châles qui couvrent les cheveux et laissent le visage découvert. Elles ne manquent pas d'élégance. Les châles sont très colorés ; ils servent aussi de protection solaire.

Au centre de la place, les enfants viennent réciter des poèmes  
« Mon pays »

« Mon drapeau »

La musique est un groupe de tambours et autres percussions. Deux jeunes filles portent à bout de bras un bien lourd portrait. Le maire fait un discours, puis encore quelqu'un. Nous ne comprenons rien.

Michèle, France et moi décidons d'aller faire une marche dans des quartiers du village que nous n'avons pas encore vus. Nous croisons en pleine rue, deux veaux ou génisses qui prennent peur et se mettent à courir.

Nous entrons dans le parc d'une deuxième petite mosquée, sans pénétrer dans le bâtiment. Puis nous revenons vers le centre du village.

Nous nous arrêtons sur une passerelle au dessus du canal. Nous prenons des thés çay, à une lire. Le vendeur ne parle que le turc, nous arrivons cependant à nous faire comprendre. Ce thé à la pomme était trop bon, pris sur une table basse, assis sur un petit pont au dessus de la rivière à sec. On a même redoublé.

Il est midi passé. Nous nous retrouvons un peu par hasard à treize plus les parents de Münüre, sans Pascal et Raymonde, et décidons de manger à l'extérieur dans un petit restaurant. La moussaka est excellente !

Pascal et Raymonde arrivent quand nous avons terminé.

Nous retournons tous au Star Cave, où nous faisons un point de programme. Christine et Dominique, Dina et Pierre préfèrent rester pour aller aux bains turcs.

Le reste du groupe se fait transporter en bus par un des jeunes de la pension, jusqu'à Çavuşin. Nous sommes onze plus les

parents de Münüre, la fille du banquier nous a quittés hier soir à Aksaray.

Le bus nous arrête au bout du village, sur une petite place en impasse. Face à nous, nous trouvons un village important, troglodyte, en ruines complètes, inhabité et non restauré. Quelques constructions de pierres en avant des rochers sont aussi effondrées. Le sentier grimpe raide au milieu de ce village abandonné, au milieu des herbes. Cela donne un sentiment particulier comme si on cherchait à aller à la rencontre, à la recherche de disparus.

Ali et son épouse, non équipés de chaussures de marche sont les premiers. Ils n'auraient jamais marché ? Ce n'est pas possible !

Tout au sommet de la colline, une construction prédomine légèrement le niveau du sol. En grimpant sur la toiture de pierre, on oublie un instant qu'une pièce creusée est juste sous nos pieds. Tellement passionnés que nous sommes par la vision mélangée du vieux village oublié et du village récent mêlés l'un à l'autre, nous n'avons pas conscience du danger. La voûte tient et ne s'effondre pas.

Par une petite porte basse, nous sortons d'une ancienne pièce devenue fictive et accédons à un étroit plateau, prairie, sillonnée de sentiers en tous sens. Droit devant, un précipice donne accès à une nouvelle vallée totalement tapissée de pigeonniers. Le sommet de la falaise est en encorbellement sur le vide.

« Tu vas par là ! Je crois que tu te trompes ! Je passerai plutôt à droite, par là, tout droit »

« Non, elle est sur le bon chemin »

« Ah bon, je croyais qu'on allait remonter la Vallée Rose ! »

Nous suivons les pas de l'éclaireuse, nous allons ailleurs. Ce chemin nous fait encore découvrir une nouvelle architecture géologique, au milieu de toutes jeunes colonnes. Le sol est sablonneux, et bien que sec, glissant.

Après un premier passage dans les cheminées nous sommes sur un chemin presque plat, accroché à mi montagne, et nous changeons de versant. Nous arrivons de nouveau à un autre

endroit de cheminées en formation, d'une forme encore très originale, jamais vue.

Le sommet des cylindres et cônes de terre est coiffé de boules parfaitement rondes, dures, noires, lourdes, comme des balles de bowling. Certaines partiellement dégagées, semblent posées à même le sol. Elles préfigurent la future cheminée que nos descendants de la dixième génération, peut-être, verront !

Au virage du chemin, nous avons une vue panoramique sur la suite du sentier, de l'autre côté du ravin, là, juste devant nous. Le chemin semble interrompu dans quelques centaines de mètres. Certains décident de ne pas prendre le risque connu avant-hier, et préfèrent bifurquer tout de suite vers la descente.

Nous apercevons effectivement une aire de stationnement d'autocars et un site touristique, avec des boutiques, en contrebas.

Dans la descente, un passage coincé entre les roches est très pentu et glissant, bien que court. Il nous oblige à descendre avec prudence, sur les fesses. Un groupe de touristes anglais nous rejoint.

« Tirez les premiers, messieurs les Anglais »

« Oh ! J'ai compris trop bien le langage français » !

Le temps de faire passer tout le monde, nous pouvons parler avec ces touristes, l'amitié franco-anglaise est réhabilitée. Une anglaise, un bras en écharpe, refuse par contre d'être aidée.

Nous voici en bas, au milieu du site, qui s'appelle ( ? ... qui m'aide ? toujours cette absence de notes qui me pose des problèmes). La carte m'aide : c'est Paşabağlan ?

Les cheminées sont encore une fois de plus très originales. Une au tronc unique, massif, est recouverte de trois cônes indépendants sur un même support. Elle existe en cartes postales, facile à trouver.

Une autre est percée d'une large fenêtre à cinq ou six mètres de hauteur. Une ouverture à gauche au ras du sol fait croire que ce pourrait être le passage pour accéder à l'intérieur. Je jette un coup d'œil, avec l'idée d'essayer de grimper. L'expérience du pigeonier de la pension, hier, ne m'a pas suffi.

Heureusement, la configuration de l'escalier me refroidit. D'abord quelques marches sont directement taillées dans la pierre et donnent accès, sans possibilité de pause, à un conduit vertical de deux à trois mètres. Ce conduit possède des creux, pas beaucoup, trois ou quatre, taillés, creusés dans la paroi, un coup à droite, un coup à gauche. Ces dernières marches sont espacées de plusieurs dizaines de centimètres, il s'agit bien d'escalade verticale, sans aucune corde, aucune prise, si ce n'est peut être en s'appuyant, s'arc-boutant sur le dos. De toute façon, je n'essaie pas.

« Assez de ces machins pointus, j'veux des ronds, des cerceaux, et les seins de Sophie Marceau ».

J'ai déjà eu cette chanson en tête en Mauritanie il y a trois ans. Après 'parallélépipède' c'est le deuxième indice qui me raccroche au Sahara, mais ça ne suffit pas, il y a toujours trop de monde par ici. Malgré la beauté des sites, il y a trop de bruit, trop de commerces et pas de dromadaires.

Si ! Il y a des chameaux de bât, pour la promenade et le souvenir photo de l'ami ou amie pris(e) sur le dos de la pauvre bête. C'est tellement ridicule qu'il y a même un escabeau pour aider le touriste à monter sur le dos de l'animal !

Je me console en me disant que les machins ronds, je viens de les voir avec ces boules de bowling posées sur le sommet des futures cheminées.

Nous visitons les boutiques. Toujours les mêmes souvenirs et accroche touristes. J'acquiers un livre sur la Cappadoce, négocié à six Euros au lieu de huit affichés grâce à l'aide d'Ali, le papa de Münüre.

Puis nous prenons la pause, thé, boissons fraîches, glaces.

Les amateurs découvrent une glace à la consistance particulière. Elle s'étire comme de la gélatine, et se coupe d'un coup sec pour retomber dans le cône en biscuit.

Un vendeur nous a expliqué comment nous pouvons retourner à Çavuşin.

Nous marchons sur le bord herbu de la route. Un poste de gendarmerie est établi à l'intérieur d'une cheminée troglodyte. Je fais remarquer à France, qu'elle doit regarder quelque chose là bas, à gauche, là où nous étions tout à l'heure. Le profil de tel rocher rappelle un animal. Bien sur, France regarde à gauche, et conséquemment ne regarde plus devant elle ; elle ne s'arrête pas de marcher, elle percute de plein fouet un cône de signalisation, heureusement souple, qui lui passe entre les jambes. Toutes mes excuses, la blague était bien involontaire et imprévue.

*« Je me marre (p'tit con). Je savais que tu avais une bonne mémoire »*

*« Eh oui, et c'est sans prises de notes, tout dans la tête »*

Par le chemin de plaine, nous suivons en sens inverse, parallèle, le sentier à mi montagne pris en début d'après midi. Nous arrivons à Çavuşin. Nous découvrons un nouvel angle de vue, juste sous une grande falaise au dessus du nouveau village, complètement trouée de toutes parts, de niches, de fenêtres, de portes, d'aérations.

A la sortie du village, après le deuxième minaret, une boutique met en étalage sur la rue des bouteilles de vin.

« Dix lires »,

nous annonce le patron. Dix lires, c'est le même vin que nous payons ou que nous aurions du payer quarante lires si on en avait pris en restaurant.

Nous demandons la possibilité d'une petite dégustation, officiellement pour vérifier que c'est bien le même vin, plus secrètement histoire de s'abreuver un peu !

Et à trois acheteurs, nous repartons avec sept bouteilles.

Le vendeur était parfaitement au courant et bien informé du prix pratiqué dans les restaurants. Même en Turquie, les mauvaises habitudes, de se faire du 'beurre' sur la bouteille de vin, voyagent bien depuis l'Europe et dans le monde entier !

Nous passons par le même chemin qui continue, entre deux parties de cimetière, à droite et à gauche. Il y a des tombes anciennes en pierres massives grises, d'autres plus récentes en pierre taillées blanches. Elles sont à même le sol, sans dalles,



seulement avec des stèles, toutes alignées dans le même sens, la tête vers La Mecque.

« Tu as vu ? Il y en a beaucoup qui ont le même nom ! Ruhuna Fatiha »

« Je ne crois pas que ce soit le nom, ça doit être une inscription religieuse »

C'est bien cela, quelque chose comme

« Repose en paix ! »

Nous arrivons à la bifurcation des chemins, un à gauche nous conduirait vers la buvette de Lundi dernier si on le prenait, l'autre tout droit est celui où un bus vide s'était arrêté pour prendre une partie du groupe. Aujourd'hui, il va falloir marcher, personne, pas de véhicule en vue.

Arrivés à la route goudronnée, un kilomètre environ avant le but final, la majorité déclare forfait et décide de faire appeler le jeune de la pension avec le minibus.

Pendant l'attente, je ne sais qui, en s'appuyant sur la clôture de rondins de bois de l'enclos à chevaux, fait tomber le dernier petit tronc horizontal. C'est vite réparé, ni vu, ni connu.

Nous attendons regroupés sur le côté gauche de la route, c'est de ce côté que le bus va arriver et pourra faire demi tour. En face, arrive un tracteur avec une carriole vide. Nous faisons signe au conducteur de s'arrêter et de nous prendre sur sa charrette. Nous voyant du mauvais côté de la route, il ne comprend pas notre intention, et ré accélère. Déception, certains rêvaient trop de faire un voyage en carriole.

Enfin, nous voici à la pension. Nous retrouvons nos amis citadins, qui sont allés au hammam. Ils ont l'air bien cassés, en particulier Christine.

« Le hammam est mixte. C'est une brute qui m'a massée. J'ai des bleus partout »

Münüre explique,

« Les bains, ici, ce n'est pas comme en Europe pour se détendre, c'est pour se laver ! »

Nos amis disent aussi être allés faire une randonnée dans la vallée de l'Amour, jusqu'à la cheminée en échafaudage vue le matin depuis la montgolfière.

Pierre et Dominique décrivent la livraison d'une nacelle neuve dans un dépôt de montgolfières.

Avec tous les détails qu'ils donnent sur la présentation de l'objet, le soin de son emballage, de sa livraison, les moyens logistiques mis en œuvre pour la livrer, tout cela confirme bien et encore que le tarif horaire des vols par personne est justifié, même s'il peut varier d'une société à l'autre jusqu'à 30 ou 40 % de plus.

Ramazan nous avait dit,

« La société que je vous propose, ils sont honnêtes, une heure de vol, c'est une heure de vol, les autres font parfois que 50 ou 45 minutes ».

Il resterait donc un quart d'heure de 'vol' ?

Exact, ce matin nous avons bien eu l'heure complète de vol sans 'vol'.

Le repas, ce soir, se fait à l'intérieur de la salle de réception de la pension. Il n'y a plus de jeux préparés par France et Münüre. Je vais chercher mon recueil de chansons de bizutage d'étudiant, de chansons paillardes. Lors des réunions préparatoires du trek en Février et Mars, j'avais été plus ou moins invité à apporter ce livret !

J'ouvre, suivant les numéros de page dits au hasard. C'est « la digue du c... » et « le curé de campagne ». Ça peut encore passer. « La java » est vraiment trop hard ! Je termine par la lecture d'un texte sur les pérégrinations du gendarme.

Le gestionnaire de la pension échange en turc un dialogue avec notre accompagnatrice et traductrice

« Il dit une prière ? »,

Demande-t-il en parlant de moi

« Non, il lit un poème »

Bravo, et merci, quel à propos !

Quand Münüre nous explique et nous traduit cet échange, elle nous dit aussi qu'elle aurait été très embêtée s'il lui avait demandé de traduire.

« Eh bien tu lui aurais répondu que c'était un poème sur la cueillette des 'fleurs' »,  
répond Pierre.

Jeudi soir, la soirée se termine tard. Toujours les deux mêmes mordus continuent à vouloir dormir dehors.

La boule à poils est toujours là

« Comment il s'appelle ? »

« Je ne sais pas, il s'appelle – chien-, on ne donne pas des noms aux chiens en Turquie »

J'insiste, Mumu demande aux locaux de la pension.

« Eh bien, tu avais raison, il s'appelle Bonçuk, ça veut dire 'perle' »

Perle va donc dormir avec nous.

Cette nuit, l'endormissement sera un peu plus long que d'habitude. Une bande de jeunes a investi l'accueil et fait beaucoup de bruit. Les lumières restent allumés très tard ou très tôt dans la nuit.

Pascal, dans ce brouhaha, arrive à travailler sur son ordinateur, il doit rendre un dossier professionnel dès Lundi matin.

En hobby, Pascal est champion de scrabble. Il nous apprend qu'avec les mêmes dix lettres PRSTIEEOU, on peut faire trois mots de dix

« La prostituée tripoteuse fait des pirouettes »

Après les anagrammes, il joue aussi avec les palindromes

« Engage le jeu que je le gagne »

lu à l'envers donne

« Engag\_e-l\_e-j\_eu-q\_ue-j\_e-l\_e-gagne »

Ou encore, une fois retirés les signes de ponctuation

« Engage le jeu que je le gagne »

Magique !

C'était le quart d'heure de travail cérébral ! Ça change des traditionnelles charades à tiroir des précédents récits.

Ce 12 Mai, jour où j'écris, donc trois semaines plus tard, je me relis et m'aperçois que j'avais vécu probablement un coup de

blues en cette journée du 23 avril, malgré le vol du matin, qui restera gravé et indélébile.

## NOTES PRIVÉES DU LECTEUR

---

*Rédaction de cartes postales : l'une d'elles représente la cheminée avec les trois cônes. Les femmes ne manquent pas de faire des commentaires, surtout en évoquant celui à qui elles adressent cette carte, sans arrière pensée, évidemment !*

## Les potes rient

Quatre heures quarante cinq, encore et toujours la même heure. C'est réglé ! Vendredi matin. J'ai à peine entendu le muezzin, peut être même pas du tout. C'est Bonçuk qui nous réveille.

Lors de la rédaction du récit, en temps décalé par rapport au voyage, j'ai eu hier soir 12 Mai et ce matin, un échange de courriels avec l'ornithologue randonneuse du groupe.

« Sur le récit de Turquie, j'en suis au début du Jeudi après midi. Déjà 60 pages format A5, donc 30 pages normales »

« J'ai lu ton récit et encore une fois rien à redire tu fais fort et quelle mémoire. Te souviens-tu du nom de l'oiseau que je regardais le matin ? »

« Huppe cendrée ? »

« Je me marre!!! Huppe fasciée mec pas huppe cendrée ».

« Où t'as vu qu'elle faisait partie des passereaux ??? »

« C'est pas moi !!! C'est grand maman Jacqueline. Mais c'est la seule à le dire »

<http://www.grandmamanjacqueline.com/rubrique,huppe-fasciee,25552.html>

### **HUPPE FASCIÉE**

**Passereau (c'est faux !!!!) vivant dans les haies et les vergers et se nourrissant de larves et de gros insectes.**

La huppe fasciée (*Upupa epops*) est le seul représentant de la famille des upupidés, dans l'ordre des coraciiformes.

France avait donc noté la présence d'une huppe fasciée, qui passe de roches en roches, autour de la pension. Vue aux jumelles, elle est superbe, avec son long bec, sa crête en arrière.

Sa crête est repliée, elle est encore plus belle avec la crête complètement déployée, qui lui recouvre toute la tête, mais nous n'aurons pas cette chance de la voir ainsi.

Chaque jour depuis Lundi, elle est toujours là aux premières heures matinales.

Ce matin, rien de particulier à signaler, petit déjeuner, préparation des sacs, cela devient une routine. Nous voici dans le minibus direction Avanos, en compagnie de Ramazan. A seize dans un bus de quatorze places, sans bagages, on peut entrer en se tassant un peu les uns sur les autres.

Je me sens dans le coton, vaseux. Je me dis que ça va passer, que la petite balade en ville sera appréciée. Au programme, c'est simple, les potiers d'Avanos, le marché, visite de la vieille ville et retour à pied à la pension.

Le parcours n'est pas long, 8 à 9 km. Nous traversons le pont dans Avanos, qui enjambe la rivière.

Le bus s'arrête devant une vieille maison traditionnelle, dont l'intérieur est complètement tapissé de céramiques. Nous suivons Ramazan, il nous guide vers un atelier de poterie, où nous sommes accueillis par un ouvrier potier qui réalise une première démonstration.

Les tons rouges apportés à la terre provenant de la rivière Kızılırmak et du limon prennent forme dans les mains habiles des artisans.

Il s'agit d'une entreprise familiale très ancienne, de 300 ans, qui perpétue les traditions transmises de générations en générations.

Le travail de l'ouvrier est commenté par un autre représentant de la poterie. En quelques secondes, sur un tour actionné uniquement au pied, naît sous nos yeux une assiette plate. La suite du processus de fabrication est décrite, sans démonstration, puisqu'il s'agit de la cuisson, 1000° pendant plus de 24h.

Il faut passer à la décoration, qui se fait en quatre étapes. La présentation est commentée avec une assiette partagée en quatre zones, une partie blanche brute de cuisson, une partie dessinée au trait, une partie peinte très colorée, une partie émaillée définitive.

A la main, un artisan commence à dessiner les motifs directement sur la poterie ; ensuite, le dessin est peint. L'émaillage se réalise par une nouvelle cuisson.

Nous sommes impressionnés par une carafe typique, en forme de tore qui se porte à l'épaule, le bras à l'intérieur. Le liquide est versé en faisant simplement pivoter la carafe autour de l'épaule. Les motifs de peinture sont le plus souvent « propriété » déposée de cette famille de potiers.

Un panneau d'affichage montre un certain nombre d'articles de presse relatant les passages en ces lieux de personnalités turques, voire mondiales.

La visite continue, toujours en salles troglodytes. Nous arrivons dans un autre local, où nous nous asseyons sur un long banc, face au tour à pied.

Il s'agit toujours d'un tour entièrement pédestre sans aucune mécanisation, actionné par des mouvements de jambe comme sur une trottinette. Ici, le même potier continue ses démonstrations sur un bloc de terre rouge. Il réalise un couvercle de bonbonnière, puis se lance dans la fabrication du corps de la bonbonnière.

Le tout est fait sans aucun appareil de mesure, sans décimètre, rien d'autre que les mains de l'artisan sur le bloc de terre. Une fois terminé, sans aucun contrôle intermédiaire, le couvercle se pose exactement sur le nouvel élément, au millimètre, ce qui est miraculeux et dû à l'expérience. Le groupe applaudit.

Nos hôtes proposent que l'un ou l'une d'entre nous s'essaie à la fabrication. France se lance, le résultat est un gag inoubliable. Pardon ! Seul l'artisan sourit seulement sans rire et aide en relançant la vitesse de rotation du tour à pied. Le résultat, après divers essais, rappelle les morilles de Belisirma: histoire de rester correct et ne pas devenir graveleux.

A la fin cela arrive à ressembler à un saladier un peu biscornu. Le bloc de terre n'est pas perdu et sera reconstitué pour d'autres expériences.

Pierre et Dina tentent quant à eux d'incarner Patrick Swayze et Demi Moore dans une reconstitution franco-turque de Ghost, Les cinéastes, producteurs, metteurs en scène sont absents. Tant pis pour eux !



Nous sommes orientés vers les salles d'exposition et de vente. L'une des salles, au plus profond de la grotte, abrite les collections privées avec des poteries uniques : des jarres, des saladiers, des carafes, des verres. Une jarre minutieusement décorée, volumineuse et toute en finesse est étiquetée au prix de 25 000 liras turques.

« Nous prenons en charge gratuitement l'emballage et l'expédition partout dans le monde, en DHL, de nos articles »

C'est mieux, il ne serait guère envisageable de voyager ainsi en avion.

Dans la dernière salle, ce sont des poteries de consommation courante, en grand volume, certes belles mais sans originalité. J'avais envie d'acheter des petits verres de terre, émaillés à l'intérieur, même cela reste bien cher. D'autres partagent mon avis, ce qui fait que peu de nous finalement achète.

La gentillesse des turcs est telle que personne ne nous en tient rigueur.

« Güle güle »

Nous disent-ils, ce qui veut dire au revoir de la part de celui qui reste. Et celui qui part, c'est-à-dire, nous, doit répondre

« Hoşçakal »

Ce qui est presque imprononçable, quelque chose comme *hochdchakal* en n'oubliant pas le h qui n'est jamais muet. A vous de jouer !

Ramazan, en bus nous redescend dans la ville basse, et après avoir retraversé la Kızılırmak, nous laisse à l'entrée du marché.

La première partie, en plein air, regroupe les tailleurs, les droguistes, les quincailliers, les artisans. J'apprécie surtout la simplicité des emballages, ne pas payer cher quelque chose qui de toute façon finira à la poubelle. Les paquets de biscuits sont tout simplement enveloppés de papier cellophane transparent, c'est tout.

Les halles couvertes sont remplies de marchands de fruits et légumes. On ressent l'ambiance générale de tous les marchés,

où qu'ils soient en n'importe quel pays. Bruyants, chacun interpelle pour expliquer que ses produits sont les meilleurs. Tomates, pommes de terre énormes – je n'en avais jamais vu de cette taille, presque comme des melons - salades, plantes aromatiques...

Ce sont plutôt des revendeurs. Les paysans producteurs restent en périphérie, juste à l'entrée des allées.

Il y a un seul poissonnier avec des bassines plastiques qui regorgent de carpes, probablement d'élevage. Elles sont quasi mourantes !

Un laitier a des dizaines de sortes de fromage tous plus ou moins proches de la fête, à divers stades de séchage.

Des apiculteurs ont du miel en brèche.

Une boulangerie, dans une maison, emploie directement des ouvrières, qui roulent et cuisent immédiatement les grandes galettes.

Les pommes hélas, sont noires. Pas la couleur de la peau, mais la couleur de la pulpe !

Pour le pique-nique de midi, quelques femmes randonneuses dévouées font les achats pour tout le groupe.

Nous partons à la recherche d'un endroit pour nous restaurer, plutôt au bord du fleuve. En cherchant à nous approcher de la rive, nous traversons la terrasse externe d'un restaurant, avec des tables et chaises.

« Tu crois qu'on pourrait s'installer là ? Avec nos propres victuailles ? »

« Attendez, je vais demander »

Quelques minutes plus tard

« C'est bon, ils sont d'accord, à condition que l'on prenne des consommations ! »

Et voilà déjà le serveur qui arrive, non pas pour prendre les commandes, mais pour arranger les tables et nous aider à nous installer. Étonnante et chaleureuse hospitalité !

Nous commandons donc des Efes !

Le pique nique est déballé, fruits, fromages, galettes, et saucisson de veau assaisonné aux piments doux. C'est donc du

'veau doux', comme celui que nous avons eu Mercredi soir à Aksaray chez les parents.

Je mange, certes, mais mon aspect cotonneux de ce matin, après s'être estompé, a tendance à revenir. Je n'y prends pas garde, cependant, je modère mon appétit !

Pendant que Mumu était partie négocier l'emplacement, nous nous étions mis d'accord pour une blague.

Elle revient et France interroge

« Qui est d'accord pour rentrer à Göreme en bus ce soir ? »

Personne ne lève la main.

« Qui est d'accord pour rentrer à pied »

Tous !

Mumu n'a pas tout de suite compris le coup monté. Je ne sais pas si l'instantané des photos a pu prendre sa mine complètement déconfite.

« Mais non, ne t'inquiète pas, c'est une blague ! ».

Une fois le repas terminé, nous nous apprêtons à remettre les tables dans leur organisation d'origine, lorsqu'un autre serveur apparaît. Il nous explique que c'est son travail, que c'est à lui de le faire !

Nous repartons pour une visite de la ville, tout d'abord en longeant la rivière, par un parc de promenade, sans aucune circulation. Nous traversons le cours d'eau par une passerelle à piétons, suspendue. Pas cadencé rompu, bien sur, ça balance terrible.

Pendant la traversée du pont suspendu, je me souviens d'une charade à tiroirs fort à propos, puisque la réponse à la première devinette est justement « pont suspendu » ou « 'pon' suce pendu ».

Ce à quoi, les potes rient, d'où le titre du chapitre !

Nous voici au cœur de la ville neuve, au pied de l'ancien village. A un carrefour, nous remarquons une originalité de la signalisation routière dont les européens pourraient s'inspirer. Une

rue en sens interdit est équipée, dès le début, d'une herse au sol, dont les ergots s'abaissent lorsqu'une voiture arrive dans le bon sens, et restent dressés dans le sens du sens interdit, provoquant ainsi la crevaison assurée des deux roues. C'est très dissuasif, mais attention à ne pas laisser partir le véhicule en marche arrière.

De l'autre côté, donnant sur une petite place, une boutique attire notre attention. Nous ne parlons pas turc, bien sûr, mais avec quelques règles de prononciation, nous arrivons à déchiffrer l'inscription

«Şarküteri»

Pas besoin de traduction.

Personne n'a l'intention d'aller voir ce que commerçant vend. Nous avons consommé et fini le 'veau doux'. Ah, peut-être pas ? Celui d'aujourd'hui, oui ! A la pension, il reste quelques tranches du repas de Mercredi soir à Aksaray.

Nous sommes douze à aller marcher dans les rues et ruelles pentues du vieil Avanos. Yves, Françoise et Pascal préfèrent s'arrêter là, s'asseoir sur un banc devant la mosquée ou la poste, et se détendre, attendre.

Nous avons déjà vu tous les styles de vieux villages ou villes, comme Göreme où les deux sont mêlés et les reconstructions terminées, comme Uçhisar dont la vieille ville est en cours de réhabilitation, comme Çavuşin qui est complètement à l'abandon.

Le vieil Avanos est un mélange de tout cela : des maisons en ruines totalement abandonnées, d'autres en réparation et d'autres déjà finement retapées et habitées.

C'est un site d'artisanat où la poterie est l'activité unique de toute la communauté.

Nous visitons au hasard, quelques boutiques. L'une d'entre elles est tenue par un artiste, qui ne fait pas de poterie utilitaire, uniquement de la poterie d'art. Il décrit, en français parfaitement maîtrisé, une lampe en forme de parallélépipède (encore !), où chaque face change de décor tout en assurant

une continuité des lignes d'une façade à l'autre. Le bec d'un oiseau, sur un côté, est ainsi prolongé en nageoire de poisson sur la face adjacente.

Un autre atelier, plutôt bohème, sent très fort le tabac.

Le vieux village est limité par une haute falaise rouge, circulaire. Tout en haut, une voiture est garée. On dirait qu'elle est prête à plonger dans le vide, comme dans les scènes d'accident des films de gangsters !

Certaines vieilles maisons, cachées derrière de vieux escaliers en ruines ne menant nulle part, sont équipées d'antennes satellites !

Nous récupérons maintenant nos trois compagnons restés en basse ville et rentrons retrouver le bus, appelé par Münüre. Rendez vous au pont routier.

Pour de vrai, sérieux, sans blague, cette fois, certains demandent au retour, à être déposés à la buvette de la première randonnée de Lundi, après Çavuşin. Ils veulent marcher, faire un bout de balade par le retour en sens inverse de la vallée Blanche, la vallée des Épées et la vallée de l'Amour. J'aurais aimé pouvoir le faire, mais je me sens malheureusement de plus en plus mal, sans force de pouvoir marcher.

Le bus dépose six ou sept marcheurs, et fait demi-tour directement vers la pension.

Arrivé au Star Cave, je me dépêche d'aller me coucher dans le dortoir où je n'ai jamais dormi, là où un lit me reste réservé. J'espère que ce repos va être bénéfique.

Les marcheurs arrivent, heureux de leur marche, une heure et demie environ.

C'est sûr, la même balade, en sens inverse, est toujours différente de celle que l'on a pu faire auparavant. Ils décrivent en détail des sites, des images inaperçues le premier jour, Lundi dernier.

Au repas du soir, je suis présent avec le groupe, mais je préfère ne rien manger. Je ne bois qu'un Coca.

Münüre met les derniers préparatifs à la journée de demain, et cherche à organiser rationnellement les transports, tout en minimisant les kilomètres et la fatigue de ses parents. Ils nous accompagneront pour cette dernière journée.

Afin de leur éviter des allers-retours, elle demande discrètement un service à Dominique. Il accepte, Christine fait un signe de croix.

« Mon Dieu ! »

« Que se passe-t-il ? »

s'interrogent certains.

« Dominique va conduire le bus demain ! »

« Mais c'est très bien ! »

Je dois interrompre ma présence dans le groupe et me rendre rapidement aux toilettes. Une difficile période d'ascétisme commence par une longue communication intime, les yeux dans la cuvette, en totale zénitude.

Cette conversation va durer une bonne partie de la nuit. Je ne dors plus dans le duvet à l'extérieur. Je n'aurais jamais eu le temps de sortir de cette enveloppe au moins une dizaine de fois. Je ne suis qu'alimenté en divers médicaments récupérés par l'intermédiaire des infirmières du groupe.

De son côté, France ne dort plus non plus en duvet à l'extérieur, par peur de la pluie.

Depuis une semaine, elle s'est un peu installée partout, avec son sac dans un dortoir. Elle se douche chez le couple de VIP en chambre individuelle. Elle squatte.

C'est elle, l'ornithologue spécialisée, experte en oiseaux, moineaux, pic épeiche, hibou moyen duc, huppe fasciée. Elle va donc être surnommée le « coucou »

A bientôt, je n'ose pas dire bonne nuit.

Les cothurnes sont sympas, ils supportent mes allées et venues.

## NOTES PRIVÉES DU LECTEUR

---

*Que ce soit au marché d'Uçhisar, aux halles d'Aksaray, au marché d'Avanos, j'ai trouvé une ambiance qui existe partout dans le monde, dans tous les marchés, que l'on soit à San Juan à Mexico, à la Briqueterie de Yaoundé, aux halles d'Athènes ou de San José du Costa Rica. C'est rempli de couleurs, d'odeurs, de bruits, d'interpellations. Que les vendeurs soient des commerçants, des grossistes, des revendeurs, de producteurs, cela n'a aucune importance. Tout le monde se connaît, s'apostrophe. On vient pour acheter certes, encore plus pour échanger, communiquer, parler, vivre. Tous les thèmes sont libres et chacun tire profit de cet instant et espace de liberté. Le temps, la politique, les derniers événements, la santé des uns ou des autres, tout est abordé, pour peu que l'on puisse communiquer. Même en n'achetant rien, il est possible d'établir des contacts. Chacun vit, devient soi, redevient naturel, oublie ses contraintes. Les marchés sont merveilleux pour ces instants privilégiés, j'adore !*

---

*Lors de la visite de la poterie, Yves émet des doutes sur le véritable « fait main » des poteries. « Tu as vu la quantité de ce qui est exposé, tu as calculé le nombre de personnes qu'il faut pour faire tout ça ? »*

## Hasan Dađi, la source amère et le lac salé

Samedi matin, j'ai enfin dormi à l'intérieur, dans un lit, dans la chambre au fond de la grotte. Je n'ai pas entendu le muezzin, je fais même un peu de grasse matinée par rapport aux autres jours.

Les colocataires de la chambre s'inquiètent de mon état.  
« Ben, c'est fini, ça va, y a plus rien »

Au déjeuner je ne prends qu'un morceau de pain.

Les sacs à dos sont prêts, le bus est là, Dominique va prendre connaissance des manettes. Les VIP, Yves et Françoise préfèrent garder la journée pour eux, à titre privé, avec l'objectif de trouver un bon steak !

Raymonde et Pascal également préfèrent rester à Göreme.

Nous partons à onze dans le bus. Dominique se débrouille très bien. Avec les explications de la copilote, il nous amène sans erreurs à Aksaray où nous retrouvons les parents qui nous attendent à leur appartement.

Joël en profite pour récupérer le blouson imperméable oublié Mercredi soir.

Sans plus attendre, nous repartons de nouveau, cette fois, en voiture et bus, en direction du mont Hasan. Du haut de ses 3268 m il est une frontière naturelle de la Cappadoce.

Le trajet, en plaine, est monotone. J'ai plus tendance à dormir qu'à regarder un paysage déjà vu il y a trois jours.

Dans un village au nom oublié, un virage en épingle à cheveux donne accès à une route de terre, carrossable, mais sans confort. Et la grimpée commence.

Au pied du volcan, les terres arables fertiles sont noires, des paysans labourent à l'araire à main, tirée par deux chevaux faméliques.

En altitude, vers 1500 m plus ou moins, on trouve des arbustes ras, noirs, encore sans feuilles. Le printemps est à peine avancé, le climat est rude.



La neige n'est pas loin.

La route s'arrête devant un grand chalet de bois et béton, abandonné. C'était un projet de restaurant et hôtel avec une station de sports d'hiver. Cela n'a pas marché.

L'air frais à 2000 m me réveille.

Nous partons pour une petite balade, histoire de se dégourdir les jambes. Nous grimpons jusqu'aux plaques de neige. Des abris de pierres sèches servent de local pour les bergers. Certains, avec l'ouverture vers les vents sont encore remplis de neige alors qu'elle a déjà fondu à proximité.

L'enclos à moutons est lui-même un grand cercle ceint d'un muret empilé à la main.

« Fais-moi voir tes jumelles ! Ce n'est pas possible, regarde, une huppe fasciée ! À cette altitude, c'est impossible ! Mais si, c'est bien ça ! Eh ben dis donc, je n'aurais jamais cru qu'elle monte aussi haut ! »

Les jumelles confirment la vision experte de l'ornithologue et du chasseur d'images.

Je dois redescendre, mon état ne me permet pas de rester. Au retour, je passe à quelques dizaines de mètres d'un campement de toiles de camping. Des jeunes alpinistes ont passé la nuit sur place avec l'idée de partir faire l'ascension du mont Hasan.

Les randonneurs français du groupe restés en arrière se livrent à une bataille de boules de neige.

Avant de remonter dans le bus pour la redescente, France va faire un tour dans le bout de terrain clos qui est devant le chalet fermé. Elle tombe sur des colonies de gendarmes inoffensifs, en nombre impressionnant.

De surprise en surprise, après la huppe, elle n'en croit toujours pas ses yeux !

Le retour, la descente est rapide, un peu trop pour les oreilles qui s'adaptent lentement au changement de pression.

Arrivés au champ que nous avons aperçu en montant, le chauffeur bifurque et va à la rencontre des paysans.

Ceux-ci ont l'air surpris que des étrangers puissent venir ainsi leur rendre visite. Les premières paroles en turc les rassurent, et l'hospitalité, l'accueil naturels prévalent, prennent le dessus.

Le contact est vite établi.

Une famille avec les deux parents et quatre fils vit dans une simple maison, au milieu de quelques terres. Ils ont deux chevaux, un âne.

La terre, labourée à l'araire à main, est sombre, presque noire. Dominique, puis Joël s'essaient au labourage, ils reviennent en concluant que ce n'est pas si facile. Les chevaux savent ce qu'ils ont à faire et le font seuls. Il faut s'assurer que l'araire reste en ligne.

Nous découvrons grâce à Joël que le rire est un langage universel et mondial, qui n'a pas besoin d'être traduit.

Le plus jeune enfant est allé chercher une longue corde qu'il laisse traîner à terre ; Joël en saisit l'autre extrémité, se la met autour du cou et suit le jeune garçon, en marchant courbé et en imitant les braiements de l'âne.

Tous, français et turcs éclatent de rire, le paysan est littéralement plié en deux. Il va redevenir très vite digne pour les photos.

Je reste un peu en retrait. Je ne prends pas de photos.

La famille accepte de poser pour les autres photographes. Le père a une tenue droite. Il est très fier, comme sur les vieilles photos de nos grands parents. Il demande au père de Münüre s'il pourra revenir les lui apporter.

En partant, Dominique et Joël laissent un crayon et des oranges, des confitures de petit déjeuner aux enfants.

Ce fut un instant magique, venir et rester à la rencontre des gens, même inconnus !

Le voyage continue, je dors au fond du bus et ne peux plus rien décrire, ni du paysage, ni de ce qui peut se passer à l'intérieur de ce véhicule. Seules les futures photos montreront l'état du dortoir !

Je suis réveillé lors d'un arrêt. Le bus vient de quitter la route nationale et est engagé sur une route secondaire, à l'entrée d'un village très étendu, aux maisons dispersées.

« On descend là, on va finir à pied »

Nous marchons, pendant que le bus s'en va vide. Les maisons sont des fermes typiques, en murs de pisé et toits de paille.

Lors d'un premier arrêt de la marche, Münüre nous présente sa tante. Je comprends que nous sommes dans le village de sa famille.

Hier soir, j'avais entendu parler de tante et de grand-mère mais mon état de communication ne me permettait plus d'accrocher quelque conversation que ce soit.

Elle fait la bise à un jeune homme.

« Le fils de mon oncle, que vous avez vu au moment du départ, Dimanche matin »

« C'est donc ton cousin ? »

« Oui, c'est mon cousin ! »

Nous continuons notre marche dans le village. D'une épicerie, sort une femme qui vient de faire ses courses. Malgré son châle, on voit son visage totalement défiguré !

Un peu plus loin, des hommes sont assis sur de simples chaises, à l'extérieur d'un café et jouent en plein air au jacquet, ou au backgammon.

C'est un jeu très courant. Pourtant je ne l'ai vu qu'une fois, hier, à Avanos, et aujourd'hui.

Les poules et coq sont en liberté.

Sur le flanc de la colline qui bouche l'horizon de cette route, on devine des tombes blanches.

A un carrefour, un petit bâtiment genre kiosque abrite une source.

« C'est une eau minérale, vous pouvez la boire. D'ailleurs, le nom du village vient de cette source. Acı Pinar veut dire Source (Pinar) Amère (Acı).

Il y a très longtemps que cette source existe.

C'était traditionnellement le lieu de rencontre des jeunes garçons et des jeunes filles. Les filles venaient ici remplir leurs seaux d'eau pour la maison, et elles étaient bien habillées.

Les garçons qui savaient que les filles venaient, s'asseyaient là, sur le rebord du mur, pour les attendre.

Les filles bien sur, faisaient tout ce qu'il fallait pour se faire remarquer, quitte à se bousculer pour se mettre en avant. Les seaux tombaient, les vêtements se mouillaient et devenaient sales.

Eh oui, qu'est qu'on ne ferait pas pour qu'un garçon nous remarque ?

La source est moins fréquentée maintenant, il y a l'eau dans les maisons. Et il y a une dizaine d'années, le maire a fait construire ce petit abri autour de la source.

C'est tout de même une eau au goût particulier, très légèrement pétillante, à peine, mais ce goût se transmet bien aux aliments et nos galettes, ici, à Acı Pinar, ont aussi une saveur caractéristique.

Bien on continue, on va dans la maison de ma grand-mère, et justement, vous allez goûter ses galettes »

Nous arrivons.

« C'est la maison où je suis née. J'ai vécu là jusqu'à cinq ans, j'y reviens chaque année, et je retrouve alors tous mes oncles et tantes.

Voici ma tante, la femme de mon oncle de Maurepas ; voici ma grand-mère ! »

Nous sommes accueillis avec chaleur.

Dans une petite pièce à l'écart de la maison principale, les femmes commencent déjà à étaler les pâtes à galette, et à les faire cuire dans le four à bois.

A l'extérieur, le cousin et le papa de Münüre préparent la table, sous la tonnelle de vignes.

Les tiges sont encore nues de feuilles, mais on peut imaginer ce que cela donne l'été, quand la treille est garnie, et qu'il fait cinquante degrés.

La table est garnie de tomates, de poivrons doux, de concombres, d'aromates frais.

Roulés dans les galettes, c'est un repas simple et délicieux.

Grand-mère nous fait voir une immense galette très fine en épaisseur, d'un mètre de diamètre plus ou moins. C'est le pain pour l'hiver. Ces galettes sont empilées les unes sur les autres, et sèchent. Au moment de les consommer, elles sont légèrement mouillées et deviennent complètement consommables comme du pain.

Münüre présente les couples, qui va avec qui ? Ils ne sont pas forcément assis tous côte à côte. La tante et la grand-mère sont très intéressées.

Nous sommes tous ravis, conquis, par la gentillesse, l'amabilité, l'accueil simple.

« Güle Güle »

« Mersi, hoşçakal ! »

Avant de rentrer, nous faisons un dernier parcours vers le lac salé, curiosité touristique de la région. Il y a encore trop d'eau, on ne voit pas beaucoup les dépôts de sel sur les rives.

Puis c'est le retour vers Aksaray et Göreme dans le même dortoir à roulettes.

Yves et Françoise ont trouvé leur steak qu'a pas d'os. Ils ont refait la balade de Mardi, à Uçhisar et à la vallée des Pigeons.

C'est bien Samedi soir. Il faut hélas faire les sacs, le départ vers l'aéroport demain est prévu tôt.

Chacun se couche, pas trop tard.

Bonne nuit.

## NOTES PRIVÉES DU LECTEUR

---

*Ce soir, le jeune serveur turc nous interprète une chanson. Pour une autre raison, je ne sais plus laquelle, certains rient. Vexé, il s'arrête et s'en va !*

## De Göreme à Maurepas, dernier jour

Dimanche matin, lever matinal.

Le déjeuner est prêt, avalé, même le patron s'est levé tôt.

Je n'ai rien mangé hier soir, si! Une assiette de pâtes nature, rien ce matin, si! Un verre de Coca.

Tous les bagages sont dans la cour. Ils n'arrivent pas à entrer, pourtant c'était le même véhicule il y a une semaine. Peut-être que nous ne voulons pas partir ?

C'est le départ. Nous traversons une dernière fois Göreme de bon matin, désert, les boutiques sont encore fermées. Nous passons tout près du terrain des montgolfières, puis devant l'entrée du musée de plein air. La côte pavée est raide. Nous passons au plus près d'Ortahisar.

Tiens, un troupeau de moutons est à notre gauche, guidé par le berger. Vue l'heure, et le lieu, c'est probablement le même troupeau que celui vu du ciel Jeudi matin.

Déjà des montgolfières commencent à descendre et à se poser. Les voitures 4\*4 et les remorques se font nombreuses.

Ça roule bien, il n'y a personne. Je me repère, m'oriente par rapport à l'Erciyes que l'on voit de loin, bien qu'étant dans la brume.

A l'entrée de Kayseri, une heure environ plus tard, un long train de marchandises longe la route. Cela vaut une nouvelle remarque auprès de notre ami Yves. C'est vrai que de tout le récit, je n'ai rien dit ou peu sur Yves. Chaque fois que cela était possible, et surtout pendant les trajets motorisés, donc en espace restreint, Yves se faisait charrier sur la ponctualité de la SNCF. Il est de bonne composition et le prend avec humour, autodérision et détachement.

C'est le premier train de la semaine que nous voyons.

Dimanche matin, Kayseri n'est pas encore réveillé. Nous traversons toute la ville, l'aéroport est de l'autre côté, à l'opposé.

Aux feux tricolores, je note une originalité. Un décompte de secondes affiche le temps pendant le quel le feu va encore rester vert. Les feux orange s'allument avec le vert, puis le vert s'éteint, enfin le tout passe au rouge. Pour redémarrer, c'est le contraire

Un nouvel aéroport existe à Nevşehir, tout près d'Avanos, mais encore trop peu d'avions viennent s'y poser.

Nous voici au parking de l'aéroport de Kayseri. Il y a toujours autant de gardiens de sécurité.

Premier contrôle des bagages pour entrer dans la salle. Nous allons nous enregistrer, avec le billet électronique collectif. Tout se passe bien ; nous avons les cartes pour les deux vols Kayseri Istanbul et Istanbul Paris.

Une urgence m'oblige à reprendre le dialogue interrompu face à face, droit dans les yeux et la lunette des toilettes.

Le contrôle définitif est passé.

« Hoşçakal »

L'avion décolle, et le premier voyage est déjà fini !

Courage, Noëlle, plus qu'un !

A Istanbul, les boutiques Duty Free sont dévalisées en cigarettes, parfums.

Dans la salle d'attente, une machine robotisée dite révolutionnaire réalise des massages à l'eau. Le patient s'allonge, en restant tout habillé et est enveloppé dans une toile cirée. Plusieurs jets arrosent avec pression les corps protégés de l'humidité par la toile. Raymonde fait un essai.

Voici le dernier embarquement, avec quelques difficultés. Tous les voyageurs venant de Kayseri se voient réattribuer de nouvelles cartes d'embarquement. Le groupe de quinze est dispersé dans l'Airbus 340.



« Tu vois, Noëlle, ils ont fait ça pour toi. Quatre moteurs ! Il faudrait un sacré coup de malchance pour qu'ils s'arrêtent tous les quatre ! »

Décollage, voyage entre les couches de nuage, puis enfin le ciel bleu, mais -60° C à l'extérieur, puis de nouveau en sandwich entre deux couches, et atterrissage à Roissy I.

A la réception des bagages, France récupère son sac ouvert. Elle craint que quelqu'un ne lui ait taxé ses jumelles. Elle blêmit, non, c'est bon, ce n'est que la fermeture Éclair qui est cassée.

Le bus municipal nous attend. Direction périphérique, tunnel de Saint Cloud, Rocquencourt, Trappes.

Le long du dépôt SNCF. Yves se lance dans une diatribe :

« Salut, camarades, je reviens demain, vous m'avez manqué ; bon, on déposera tout de suite un préavis, histoire de faire ch... ceux qui m'ont fait ch... pendant une semaine »

C'est fini, arrêt terminal. Tout le monde embrasse tout le monde. C'est promis, on se revoit, ne serait-ce que pour s'échanger les photos, et pour qu'enfin, Yves nous raconte l'histoire qu'il a toujours refusé de raconter, malgré les supplications.

« Martin pêcheur ! »

Un oiseau de plus ? Drôle d'oiseau !

## **NOTES PRIVÉES DU LECTEUR**

---

# ***SUPPLÉMENTS***

## Énigmes « vrai faux » ?

### **Le jambon d'Aoste vient d'Italie, vrai ou faux ?**

#### **FAUX**

*Ce produit industriel est fabriqué en France, dans la commune d'Aoste (Isère), et n'a rien à voir avec la ville d'Aoste située en Italie. Il n'est réglementé par aucun label ni aucune appellation contrôlée, contrairement au jambon d'Aoste en Italie (en italien « Vall d'Aosta Jambon de Bosses ») qui est un produit artisanal disponible en faible quantité.*

*«Jambon d'Aoste» est une marque déposée du groupe Aoste (Cochonou, Justin Bridou, Caby) leader français de la charcuterie appartenant au groupe américain Smithfield Foods.*

### **Le béret est d'origine basque, vrai ou faux ?**

#### **FAUX**

*Le béret n'est pas d'origine basque, mais béarnaise. Il est né au sud de Pau. Au 15<sup>e</sup> siècle, les bergers des Pyrénées tricotaient eux-mêmes leurs bérets avec la laine de moutons.*

### **L'homme a plus de poils que la femme, vrai ou faux ?**

#### **FAUX**

*La femme possède autant de poils que l'homme, mais les siens sont plus fins et moins pigmentés. Ils sont souvent présents sous forme d'un léger duvet peu visible, alors que l'homme possède plus de poils « terminaux » (poils longs, épais et pigmentés).*

### **Le sens de rotation de l'eau dans un lavabo dépend de l'hémisphère dans lequel on se trouve, vrai, faux ?**

#### **FAUX**

*Lorsqu'on vide un lavabo, une baignoire ou des toilettes, l'eau forme un tourbillon. Ce tourbillon peut tourner dans n'importe quel sens, qu'on soit au nord ou au sud de l'équateur.*

### **Les cheveux et les ongles continuent à pousser après la mort ?**

#### **FAUX**

*Faux, archi-faux. L'impression est due à la dessiccation de la peau.*

## NOTES PRIVÉES DU LECTEUR

---

*Et bien voilà: en théorie, les calculs démontrent que l'eau tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre dans l'hémisphère Nord, et dans le sens des aiguilles dans l'hémisphère Sud, ce qui se vérifie aussi pour les ouragans.*

*De même qu'un corps en chute libre dans le vide est dévié vers l'Est quand il est dans l'hémisphère Nord*

*Mais ces calculs théoriques ne considèrent que le seul élément eau, alors que dans la réalité, il y a aussi beaucoup d'autres facteurs qui influent comme la forme du trou d'évacuation, si l'eau du lavabo est vraiment au calme complet lorsqu'on ouvre la bonde, le frottement du liquide sur les parois; en considérant tous ces autres points, la force dite « de Coriolis » qui fait tourner l'eau dans un sens ou l'autre suivant l'hémisphère devient négligeable et n'a plus aucune influence, d'où la réponse.*

*En réalité, je ne dirais donc, ni vrai, ni faux,*

*La même question au sujet des ouragans? Là, c'est VRAI, car les forces en vigueur sont totalement inversées et « Coriolis » devient prépondérant.*



**Avanos**



**Derinkuyu**

Écrit à deux têtes, et deux mains  
André Cettier  
France Girault  
Du 27 Avril au 27 Mai 2009  
Photos : toutes et tous

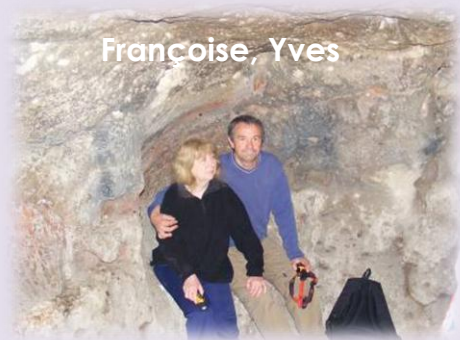
Merci aux sites Internet



France, Mönüre



Dominique, Michèle,  
Jocelyne



Francoise, Yves



Raymonde, Christine,  
Noëlle



Pascal



Pierre, Joël



Dina



André